

LES FONDEMENTS DE L'OPÉRATION DÉFENSIVE

par
Georgii S. Isserson

Texte original : « The Fundamentals of the Defensive Operation », G.S. Isserson, in G.S. Isserson and the War of the Future : Key Writings of a Soviet Military Theorist. Traduit par Richard W. Harrison

TABLES DES MATIÈRES

Notes de l'auteur

Introduction

Première Partie : Les fondements de l'organisation de la défense au niveau opératif

1. Le rôle et la place de la défense dans la guerre moderne
2. Le problème de la défense
3. L'évolution des formes défensives dans la guerre mondiale
4. Présupposés de l'organisation moderne de la défense
5. Les fondamentaux de l'organisation opérative de la défense moderne
6. Les ouvrages techniques de la zone de défense de l'armée
7. L'organisation opérative des forces dans la défense
8. La composition en personnel et en matériel dans la défense

Deuxième part : Les principes fondamentaux de la conduite de l'opération défensive

1. Les conditions opératives pour assumer la défense
2. Couvrir l'occupation de la défense
3. L'organisation du retrait
4. Les fondements de la décision de défendre
5. L'évaluation de la situation
6. Élaboration d'un plan pour l'aménagement de la zone de défense de l'armée
7. La répartition du personnel et du matériel dans la défense
8. La contre-attaque dans l'opération défensive
9. L'emploi de l'aviation dans la défense
10. Le développement de l'opération défensive
11. L'arrière dans l'opération défensive
12. Défense antiaérienne
13. L'organisation du commandement et du contrôle
14. Soutien politique pour l'opération défensive

Conclusions

Notes de l'auteur

Cet ouvrage sur l'opération défensive est publié uniquement comme une synthèse de cours magistraux et ne constitue en aucun cas un ouvrage achevé et systématisé. Il devrait moins que tout servir de modèle.

L'ouvrage ne prétend pas non plus à une résolution exhaustive et définitive de tous les problèmes de l'opération défensive et vaut seulement à titre de recherche.

Tous les principes spécifiques et appliqués concernant l'organisation et la conduite de l'opération défensive sont présentés comme un moyen de formuler la question à la suite de recherches scientifiques spécifiques et sont par nature non officiels.

Le récapitulatif est précédé d'une élaboration appliquée du thème de « l'opération défensive », basée sur un exemple concret et a pour objectif de fournir quelques données initiales à cet effet.

L'auteur espère que l'étude appliquée de ce thème introduira toute une série d'additifs et de correctifs à la résolution des problèmes d'organisation et de conduite de la défense au niveau opératif, après quoi il sera possible de conférer au récapitulatif un caractère plus développé et systématisé.

Isserson

Introduction

1, La conduite de la défense moderne à un niveau opératif majeur est liée à un grand nombre de mesures de préparation du terrain et consiste en un système complexe d'activités de combat au contenu multiforme et varié. Ces activités occupent souvent une longue période de temps et sont menées sur de vastes zones et nécessitent une combinaison très réfléchie de lutte dans le temps et dans l'espace. Elles visent, dans leur ensemble, à repousser une attaque ennemie, à stopper son offensive, à épuiser ses forces, puis lui infliger une défaite définitive par un coup offensif actif.

*Ce système d'activités de combat, menées sur un terrain spécialement préparé et unifiées dans le temps et dans l'espace par l'idée générale de repousser l'attaquant et de le vaincre, doit être appelée **opération défensive**.*

La guerre mondiale de 1914-1918, notre guerre civile de 1918-1921 et les guerres en cours en Espagne et en Chine offrent de nombreux exemples de telles opérations défensives à une échelle et une intensité énormes. Ces opérations prennent une part et une place croissantes tout au long du cours des événements historiques.

Leur étude nous ouvre un champ vaste et complexe de l'art militaire.

2. Dans le même temps, il faut admettre que ce domaine a été le moins étudié par la théorie et le moins mis en valeur par la littérature militaire. Il y a des raisons précises à cela.

La défense est solide grâce à des qualités exclusivement inhérentes de sa nature. L'offensive, en revanche, est une tâche difficile, qui nécessite une énorme supériorité en hommes et en matériel.

C'est précisément la corrélation de la défense et de l'offensive qui nous a toujours obligé à privilégier pleinement l'étude de la seconde et à traiter l'étude la première, c'est-à-dire la défense, avec beaucoup moins d'attention.

Et il semble que le cours historique des événements ait justifié un tel principe.

La guerre mondiale de 1914-1918 s'est terminée, en général, sous le signe de la victoire de la défense. Nulle part l'offensive n'a connu un résultat complet et décisif.

L'énorme importance de notre guerre civile de 1918-1921 pour le développement de l'art militaire est qu'elle a triomphé sous le signe de l'offensive, qui, dans son ensemble, s'est déroulée de manière séquentielle du début à la fin, jusqu'à la déroute finale de l'ennemi.

Cependant, tous les événements ultérieurs ont montré une fois de plus toutes les difficultés de l'offensive et la force de la défense en soi, même indépendamment de ses formes et de ses méthodes.

Telle est, en général, l'expérience de la guerre italo-abyssinienne¹ et les guerres d'Espagne et de Chine².

3. En conséquence, les problèmes de l'offensive occupent désormais le centre de l'attention de la théorie militaire. Toute la littérature militaire moderne est essentiellement consacrée à l'offensive.

On écrit beaucoup moins sur la défense et elle reste, en général, dans l'ombre, faute de recherche théoriques approfondies.

Il faut néanmoins noter que cette situation se ressent avant tout dans le domaine opératif. Tactiquement, l'organisation et la construction de la défense sont réglées par tous les manuels modernes, parallèlement à l'offensive. Cependant, sur le plan opératif, l'organisation de la défense moderne au niveau de l'armée n'est pas définitivement résolue. Et la défense pendant la guerre mondiale n'a été envisagée qu'au niveau tactique.

L'étude de la défense au niveau opératif présente une série de problèmes nouveaux qui nécessitent une étude scrupuleuse et globale.

1 Note de l'éditeur. Il s'agit de la brève guerre italo-abyssinienne (éthiopienne) (octobre 1935-mai 1936). Les Italiens ont envahi et occupé l'Éthiopie jusqu'à ce qu'ils soient chassés par les forces britanniques et éthiopiennes en 1941.

2 Note de l'éditeur. Il s'agit de la guerre civile espagnole en cours (1936-1939). Il s'agit de la deuxième guerre sino-japonaise (1937-1945), qui a commencé avec l'invasion de la Chine par les forces japonaises. La guerre s'est prolongée jusqu'à la capitulation du Japon face aux Alliés en 1945.

PREMIÈRE PARTIE : LES FONDEMENTS DE L'ORGANISATION DE LA DÉFENSE AU NIVEAU OPÉRATIF

1. Le rôle et la place de la défense dans la guerre moderne

1. Lorsqu'on se lance dans l'étude du problème de la défense dans son ensemble, il faut avant tout comprendre la place et le rôle de ce type de lutte dans la guerre moderne.

Notre doctrine opérative est la doctrine de l'offensive.

Toute la signification historique de notre guerre juste lui confère le caractère de l'offensive la plus décisive qui mènera le peuple soviétique contre l'ennemi attaquant, tout en poursuivant l'objectif de sa destruction complète par des attaques écrasantes sur son propre territoire.

« Notre armée n'existe pas pour attaquer, mais seulement jusqu'au moment où l'ennemi attaque notre patrie. L'armée sera la plus offensive de toutes les armées qui aient jamais existé, si l'ennemi nous y oblige ».

Ces paroles profondes du camarade Vorochilov définissent les principes fondamentaux de notre doctrine opérative comme l'art de mener des opérations offensives destructrices dans le but le plus décisif de renverser complètement l'ennemi.

2. Cependant, ce serait une grave erreur et un échec évident dans la compréhension de toutes les conditions de conduite d'une guerre future que de comprendre notre doctrine offensive dans le sens où une guerre future se déroulera, sur tous les secteurs du front et durant toutes les périodes de la guerre, vers une offensive unique et ininterrompue, sans rupture ni déviation, ni adoption temporaire ou plus longue de la défensive.

« De telles guerres qui ont commencé et se sont terminées par une offensive ininterrompue et triomphale n'ont pas eu lieu dans l'histoire du monde, ou si elles ont eu lieu, alors à titre exceptionnel », dit Lénine.

Il est clair qu'une guerre future, compte tenu de son ampleur grandiose, regorgera d'une richesse exceptionnelle et d'une variété de types, de formes et de méthodes de conduite d'opérations militaires, parmi lesquelles la défense, dans une situation spécifique, ne peut faire exception.

3. Plus s'exprime de manière décisive une doctrine offensive, qui concentre toujours la force d'attaque le long d'axes choisis et nous oblige à laisser consciemment un minimum d'hommes et de matériel le long des axes secondaires, plus il y a de conditions préalables, dans des conditions de grande longueur de front, pour l'adoption d'une forme d'activité défensive le long de certains axes et à des moments donnés.

Personne ne dispose jamais d'aussi grandes quantités d'hommes et de matériel pour mener également des opérations offensives sur toute la longueur de son front de déploiement stratégique.

A cet égard, la défense peut être une composante du plan offensif global du déploiement stratégique. Cependant, cela peut aussi être inévitable le long de certains axes secondaires, compte tenu du manque de forces le long de ceux-ci pour la résolution offensive de la mission.

Enfin, une situation peut survenir à certains moments de la situation stratégique globale, où la poursuite d'une offensive au moment présent et dans les conditions actuelles est impossible ou inopportune et nécessite un arrêt temporaire ou plus prolongé, qui est toujours liée à l'hypothèse de la défense. Ainsi, les actions défensives, selon les conditions qui les ont provoquées, peuvent être temporaires ou prolongées et, finalement, assez stables, entraînant une lutte de position dans certains secteurs du front stratégique.

4. Stratégiquement, c'est-à-dire à l'échelle de la lutte armée dans son ensemble, il convient d'examiner trois cas généraux de défense au niveau opératif :

a) le premier cas est celui où la défense d'un certain axe ou d'une zone importante, où une offensive n'est en aucun cas justifiée par les conditions stratégiques globales, fait partie du plan de déploiement stratégique.

Cette défense est stratégiquement intentionnelle, consciemment décidée à l'avance et constitue l'expression stratégique la plus cohérente de sa vocation. Dans ce cas, il s'agit d'un objectif stratégique.

b) le deuxième cas est celui où, au cours d'une opération offensive le long d'un axe secondaire, une nouvelle offensive est impossible en raison du manque d'hommes et de matériel et, en raison de la situation opérative globale, il est ici plus opportun de passer à la défense afin, par exemple, de placer une attaque des forces principales dans une position de débordement plus favorable.

Cette perspective doit toujours être gardée à l'esprit dans tout développement d'une opération offensive le long d'un axe secondaire. Dans ce cas particulièrement courant, la défense, à l'échelle d'une opération, est un moyen d'assurer la résolution de la tâche principale de vaincre l'ennemi le long de l'axe principal.

c) le troisième cas est celui où le développement de l'opération offensive le long de l'axe principal peut nécessiter une pause temporaire (appelée pause) pour l'accumulation de nouveaux hommes et de matériel. Naturellement, une telle opération, de par le cours même des événements, conduit inévitablement à l'adoption d'une formation défensive et d'une méthode d'opération défensive.

Dans de nombreux cas, compte tenu de l'interruption forcée de l'opération pour une période plus longue, la défense peut acquérir à un moment donné la signification d'un objectif opératif et conduire inévitablement à la naissance de la guerre de position.

Ces trois cas généraux peuvent encore être substantiellement différenciés et sont loin d'épuiser la profusion et la variété des conditions de situation qui peuvent rendre la défense naturelle.

Mais ils montrent également quelle place vaste la défense peut occuper dans la guerre moderne et quel rôle important elle acquiert dans la conduite des opérations militaires.

Dans tous les cas énumérés, la défense s'exprime au niveau opératif. A cet égard, cela nécessite une étude théorique scrupuleuse et une justification opérative.

2. Le problème de la défense

1. Le problème de la défense a une théorie riche sur les questions de son but et de son objectif.

Clausewitz, dans l'un de ses principes, appela la défense une forme de lutte « au moyen de laquelle nous nous efforçons d'obtenir la victoire, afin de pouvoir, après avoir obtenu un avantage, assumer l'offensive, c'est-à-dire atteindre l'objectif positif de la guerre ».

L'élément le plus substantiel du principe de Clausewitz est qu'« ils s'efforcent de remporter la victoire » par la défense, c'est-à-dire infliger une défaite physique à l'ennemi. Clausewitz ne parle pas de la tenue du terrain comme de l'essence principale de la défense. Dans la défense, la rétention du terrain est un élément dérivé, exprimant les modalités

pratiques de sa conduite. Il est impossible d'opposer une résistance sans tenir le terrain et impossible d'épuiser et d'arrêter l'attaquant. C'est ce qui distingue la défensive de l'offensive : l'expression de la première est la *rétenion du terrain* et celle de la seconde est la *conquête du terrain*.

Stratégiquement, la conservation d'une zone importante (politique, économique ou stratégique) est souvent l'objectif principal de la défense. La conservation du terrain acquiert alors la signification stratégique d'un objectif. C'est le cas par exemple de la défense de Madrid³.

Il faut cependant distinguer *le but poursuivi par la défense dans son ensemble* et *le but des opérations de combat*, par lesquelles la défense accomplit sa mission.

Dans tous les cas, infliger une défaite à l'ennemi reste l'objectif principal des opérations de défense, car sans avoir infligé une défaite à l'ennemi, il est impossible de tenir le terrain. A cet égard, il est nécessaire de clarifier pour soi la finalité interne, inhérente à sa signification, de la défense. Cet objectif consiste à vaincre l'attaquant qui, compte tenu de la puissance moderne du feu défensif, doit être mis dans la condition d'une « fusillade de masse » ou d'une « meurtre de masse ».

Il est particulièrement important de le souligner maintenant, car pendant la guerre mondiale, le concept de défense a été considérablement déformé.

Falkenhayn⁴, par exemple, a exprimé toute l'essence stratégique de la défense en 1915-1916 par ces mots : « Gardez ce que vous avez et n'abandonnez pas un pouce de ce que vous avez gagné ».

Pour le crépuscule de l'art militaire dans la guerre mondiale et la faillite de l'état-major allemand, ce fut l'émasculatation la plus caractéristique de l'essence même de la vocation de la défense, qui dans tous les cas doit consister avant tout en *la destruction physique de l'ennemi attaquant*.

2. S'il y a un manque d'hommes et de matériel pour vaincre l'ennemi par des moyens offensifs, ou si cela s'avère inopportun en raison de la situation générale qui s'est développée, *alors cette défaite doit être obtenue par des moyens défensifs, obligeant l'ennemi à se briser contre une résistance organisée puis, après avoir obtenu un avantage, l'achever par une attaque active qui, en somme, couronne la défense*.

Notre manuel de terrain avance cette idée en disant que « Toute engagement – offensif et défensif – a pour but d'infliger une défaite à l'ennemi » (Manuel de terrain de 1936, article 2), restituant ainsi le véritable sens de la défense.

Selon ses objectifs finaux, la défense doit donc également poursuivre des objectifs décisifs, bien qu'ils soient atteints par d'autres voies et méthodes.

Le choix de ces autres voies et méthodes est principalement dû au manque d'hommes et de matériel le long de l'axe donné pour une offensive, ou à leur inopportunité globale dans la situation donnée.

Cependant, la défaite complète de l'ennemi n'est obtenue que par l'offensive, car « seule une offensive décisive le long de l'axe principal, conclue par une poursuite ininterrompue,

3 Note de l'éditeur. Il s'agit d'une référence à un épisode important de la guerre civile espagnole (1936-1939). A la suite de la révolte des forces nationalistes en juillet 1936, elles cherchèrent à s'emparer de la capitale, qui était tenue par les partisans de la République espagnole. Cette dernière, soutenue par l'Union soviétique et les sympathisants communiste, réussit à repousser les premières tentatives des nationalistes de prendre Madrid à l'automne 1936. La lutte s'est rapidement transformée en un siège, qui n'a pris fin que lorsque les nationalistes ont occupé la capitale en mars 1939.

4 Note de l'éditeur. Le général Erich von Falkenhayn (1861-1922) a rejoint l'armée allemande en 1880 et a gravi les échelons dans son pays et à l'étranger. En 1913, il est nommé à la tête du ministère prussien de la Guerre et l'année suivante, il est nommé chef de l'état-major général, à la suite des revers de l'armée allemande le long de la Marne. Il privilégie une stratégie offensive à l'Ouest et est le principal auteur de la bataille de Verdun (février-décembre 1916), qui fit des centaines de milliers de victimes aux armées allemande et française. Falkenhayn fut relevé à l'été 1916, bien qu'il servit plus tard avec distinction en Roumanie et en Palestine.

conduit à la destruction complète des hommes et du matériel ennemi » (Manuel de terrain de 1936, article 2).

3. Un problème plus complexe est celui de la définition du contenu de la défense et des formes et modalités de sa conduite.

La défense, selon les formes et les modalités de sa conduite, a un contenu incomparablement plus complexe, diversifié et polyvalent que l'offensive. L'offensive ne s'exprime que sous une seule forme : celle de l'attaque. On ne peut attaquer qu'en attaquant, c'est-à-dire uniquement sous la forme d'actions offensives. Même sur le plan stratégique, cela a parfois trouvé sa pleine expression. Par exemple, en 1914, les Allemands sur le front occidental et les Russes sur le front oriental ont mené une offensive sur tout le front de leur déploiement stratégique.

L'affaire en est autrement pour la défense. On peut se défendre en utilisant les formes d'activité de combat les plus variées, en commençant par une résistance passive obstinée et en concluant par l'offensive la plus décisive.

4. Dans tous les cas, un seul indice global unit la défense, ce qui la distingue fondamentalement de l'offensive. Clausewitz a défini cet indice global comme suit : « En quoi consiste la notion de défense ? - Dans la repousse de l'attaque. Alors, quel est son indice ? L'indice d'attente et de répulsion est inhérent à la notion de défense dans son ensemble ».

Cependant, le contenu de cet indicateur peut prendre des formes très diverses.

On prévoit au moins trois principales formes de défense :

a) Une défense décisive

Exemple : la défense allemande de la Prusse orientale en 1914.

b) Une résistance de maintien suivie du lancement d'un coup actif.

Exemple : Le retrait français dans la Marne en 1914 et le lancement d'une contre-attaque contre le flanc droit allemand.

Notre guerre civile de 1918-1921 offre de nombreux exemples d'une telle défense. Par exemple : l'opération contre Ioudénitch⁵ et la défaite de Dénikine⁶ autour d'Orel.

c) Une résistance obstinée sur un terrain préparé, avec ou sans contre-attaque.

Ces trois formes typiques de défense n'épuisent en aucun cas toute l'abondance et la variété dans lesquelles la résolution de la mission défensive est généralement possible. Cependant, ils embrassent deux polarités dans la résolution de ce problème : de l'offensive décisive à la résistance passive positionnelle.

5. Il faut distinguer la résistance, ramenée consécutivement et systématiquement vers les lignes préparées à l'arrière, comme un type distinct de forme défensive. Cette défensive, connue sous le nom de *mobile*, n'acquiert sa véritable expression qu'au niveau opératif, car toute forme de défense tactique, lorsqu'elle est menée, a un caractère obstiné.

Dans la *défense mobile opérative*, il faut distinguer la résistance qui, une fois reculée, conserve le but de lancer une contre-attaque contre l'ennemi comme un acte qui couronne, dans l'ensemble, la défense.

De cette véritable forme opérative de défense mobile, il faut distinguer la *manœuvre défensive de retrait*, qui voit sa seule mission consister à soustraire ses forces à l'attaque, pour ne pas accepter l'attaque et l'éviter complètement. Un tel type de manœuvre de retrait fut celui des armées allemandes déjà brisées et vaincues le long du front français, à partir d'août 1918, lorsqu'elles abandonnèrent pour la première fois le saillant de la Marne le 4 août,

5 Note de l'éditeur. Nikolaï Nikolaïevitch Ioudénitch (1862-1933) est engagé dans l'armée impériale russe en 1881. Il sert dans la guerre russo-japonaise (1904-1905) et par la suite dans divers districts militaires. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert comme chef d'état-major de l'armée et commande plus tard le front du Caucase. Pendant la Guerre Civile, il commande les forces blanches dans le nord-ouest de la Russie, mais ne parvient pas à capturer Pétrograd en 1919. Après sa défaite, Ioudénitch a passé le reste de sa vie en exil.

6 Note de l'éditeur. Anton Ivanovitch Dénikine (1872-1947) a été engagé dans l'armée impériale russe en 1892 et a combattu dans la guerre russo-japonaise. Pendant la Première Guerre mondiale, il commande une brigade, une division et un corps d'armée. Il commande les forces blanches dans le sud de la Russie pendant la Guerre Civile, bien qu'il soit battu par les forces rouges à Orel en 1919. Après la guerre, il a passé le reste de sa vie en exil.

tombant derrière l'Aisne et la Vesle ; puis ils abandonnèrent le saillant d'Amiens le 30 août et en septembre se replièrent sur la position Siegfried et, enfin, sur la position Hermann-Brunhilda.

Il ne s'agissait plus d'une défense dans le but d'infliger une défaite à l'ennemi, mais plutôt d'un repli, en s'appuyant sur des positions préalablement préparées à l'arrière. Si l'on appelle ce type d'activités la défense mobile, alors cette dernière se distingue en tout cas de la défense en général par le fait qu'elle ne vise pas à forcer l'ennemi à se briser contre sa résistance et ne pense pas à lui infliger la défaite, en s'efforçant uniquement de sortir de l'impasse, ou pour l'éviter complètement. Donc, il est plus correct d'appeler ce type d'activité une manœuvre de retrait défensif.

6. Une défense, menée sous forme d'offensive ou de résistance de maintien consécutive, selon son contenu opératif-tactique, dépasse les limites de la forme défensive des activités au sens direct, car son contenu est soit une offensive directe, soit une combinaison complète d'activités de manœuvre, parmi lesquelles les actions de type défensif direct n'ont qu'une part insignifiante. Par exemple, la manœuvre de repli des armées françaises vers la Marne en 1914.

Dans la compréhension moderne, la défense, en tant que problème ayant son propre contenu indépendant et particulier, qui la distingue essentiellement des autres types d'activités de combat et qui nécessite également une organisation particulière, consiste en *une résistance obstinée sur un terrain préalablement occupé et préparé*.

La défense acquiert son caractère le plus expressif et son contenu le plus complet dans l'organisation et la conduite de cette résistance.

Dans le même temps, ce type de résistance et de repoussement de l'attaque confère à la défense l'importance d'un type d'activité de combat spécial et indépendant, qui nécessite une organisation spéciale et une tactique spéciale, c'est-à-dire qu'il la transforme en un problème spécial avec un contenu organisationnel et opératif-tactique indépendant.

C'est précisément ce type de défense qui impose des exigences particulières à la théorie militaire moderne pour son étude et sa résolution. C'est précisément dans cette compréhension que la défense représente un problème opératif complexe.

7. L'organisation tactique de la défense a une résolution spécifique. Les possibilités et la puissance de la défense tactique ne font aucun doute. Cependant, dans l'ensemble, l'organisation opérative de la défense laisse encore de nombreuses questions en suspens.

A quoi doit ressembler l'organisation opérative de la défense ? Sous quelles formes opératives doit-elle s'exprimer ? Quelles doivent être les modalités opératives de conduite de la défense ? Toutes ces questions cherchent encore une réponse claire.

Dans le même temps, la nécessité de donner à la défense des formes opératives définies commence à se faire sentir de plus en plus. Si, dans un passé récent, la défense était avant tout considérée d'un point de vue tactique, nous commençons désormais à accorder une importance beaucoup plus grande à la défense au niveau opératif. Pour la première fois, le nouveau manuel français d'emploi des grandes formations de troupes de 1937 comprend le chapitre « L'armée dans la défense » et tente de définir les principes fondamentaux de l'organisation de l'armée dans la défense ainsi que la place et l'emploi des réserves de l'armée comme élément constitutif organique de la défense dans son ensemble.

Cette urgence est compréhensible. On ne peut pas espérer résoudre tout le problème de la défense dans les seules limites tactiques, c'est-à-dire uniquement par l'organisation tactique de la défense. Ce n'est pas la faute, mais le malheur inévitable de la défense réside généralement dans le fait qu'elle est intentionnellement menée avec des forces réduites et insuffisantes. Dans ces conditions, l'organisation tactique de la défense ne peut à elle seule résoudre les missions de la défense dans leur ensemble. La résolution de ces missions doit être recherchée dans l'organisation opérative spécifique de la défense dans son ensemble, c'est-à-dire qu'il est nécessaire de conférer à la défense une organisation opérative et des formes opératives définies.

8. Il convient de garder à l'esprit que l'organisation et la conduite de la défense pendant la période de position de la guerre mondiale étaient déterminées par des conditions particulières. Ensuite, la défense, tout en embrassant l'ensemble du front stratégique pendant des périodes entières, a été menée par d'énormes quantités d'hommes et de matériel, soutenant ainsi la concentration de tous les efforts dans la résistance immédiate organisée tactiquement. Ainsi, l'organisation de la défense pendant la guerre mondiale se résolvait en général au niveau de l'organisation de *zones de défense tactique*, dont chacune acquérait une signification tout à fait indépendant tant que la défense y était menée.

La fortification des théâtres d'actions militaires pendant la guerre mondiale a été considérablement développée en profondeur. Sur le front russe, ces fortifications avaient une profondeur totale allant jusqu'à 150 kilomètres au nord de la région polonaise en 1917. Cependant, l'essence du problème résidait dans le fait que ces fortifications étaient constituées de zones défensives individuelles, dont chacune n'acquérait d'importance qu'après la chute de celle qui les précédait, restant jusque-là comme une capitale morte. Dans l'ensemble, ces fortifications ne représentaient pas un système opératif connecté et organiquement uni en profondeur. Elles ne déterminaient pas encore l'organisation opérative de la défense dans son ensemble et n'étaient que *la somme de zones défensives individuelles profondément échelonnées* et revêtant une importance tactique.

Les conditions modernes imposent des exigences sensiblement différentes à l'organisation de la défense. Cependant, pour en comprendre les prérequis, il est nécessaire d'examiner au préalable, au moins de manière superficielle, l'évolution des formes de défense au cours de la guerre mondiale et les résultats auxquels elle a conduit.

3. L'évolution des formes défensives dans la guerre mondiale

1. Les armées sont entrées dans la guerre de 1914 avec les conceptions les plus primitives de la défense, comme une résistance menée à partir d'une position principale. Alors que la mince ligne de position a immédiatement montré sa pauvreté tout au long du cours des événements, les formes de défense commencèrent à s'adapter rapidement aux nouvelles conditions et connurent une évolution complexe au cours des années de guerre. Cette évolution s'est déroulée sous le signe du développement de deux facteurs fondamentaux :

- a) le développement de la défense en profondeur, et
- b) un changement dans les tactiques des activités de défense

Le développement cohérent de ces deux facteurs défensifs fondamentaux s'est produit à partir du moment où le front s'est stabilisé.

2. En 1915, le système défensif représentait deux positions, chacune composée de deux lignes distantes de 100 à 150 mètres l'une de l'autre. La deuxième position était située à une distance allant jusqu'à deux kilomètres de la première.

Ainsi, la profondeur totale du système défensif en 1915 était à peine de 2,5 à 3 kilomètres.

Même si à cette époque la controverse sur le système de positionnement des troupes en groupe avait éclaté, en général les positions étaient de caractère purement linéaire.

L'expérience de 1915 montra que la profondeur de la défense était totalement insuffisante et que la première ligne, pour l'essentiel, ne pouvait être tenue et tombait rapidement. La question se pose immédiatement de la nécessité de développer le système défensif en profondeur. Les Français proposèrent d'ériger trois postes, chacun à 45 kilomètres les uns des autres. Au début de 1916, le commandement russe publia ses « Instructions pour les fortifications de positions » dans lesquelles il était indiqué que « la défense ne doit pas représenter des lignes minces, mais une zone fortifiée d'une telle profondeur qu'elle entraîne l'épuisement du matériel et des forces morales de l'ennemi ».

Dans le même temps, il a été proposé d'avoir deux positions dans chaque armée : une avant et une arrière, séparées par une distance de 12-15 kilomètres et même 30 kilomètres entre elles. Chaque position était censée être constituée de deux zones espacées de 3, 5 et 8 kilomètres l'une de l'autre, obligeant ainsi l'attaquant à déplacer complètement son artillerie à chaque fois. Chaque zone devait être composée de trois lignes, d'une profondeur totale de 1,5 kilomètres. Les instructions du commandement russe reflétaient sans aucun doute des vues très justes et progressistes sur le développement de la défense. Cependant, leurs exigences n'ont pas été pleinement satisfaites.

3. En 1916, la défense fut sensiblement développée en profondeur. En général, les opinions ont été avancées selon lesquelles la défense devrait représenter une « zone fortifiée », divisée en zones de 4 à 5 kilomètres de profondeur chacune. Le « positionnement de groupe » des troupes, ainsi que des centres de résistance précis, étaient au cœur de l'occupation de la défense. En général, le système défensif se composait de deux zones distantes de 4 à 10 kilomètres l'une de l'autre et ayant une profondeur totale allant jusqu'à 12 kilomètres.

Parallèlement, comme c'était le cas en 1915, les principales forces de défense étaient concentrées dans la première zone.

Dans le même temps, l'expérience de combat de 1916 confirmait pleinement que le déplacement du centre de gravité de la résistance vers la première zone défensive n'était pas viable, car, pour l'essentiel, celui-ci tombait rapidement, provoquant d'énormes pertes parmi le personnel défenseur. La nécessité de déplacer les principaux efforts de la résistance vers la deuxième ligne défensive et les suivantes était devenue très évidente, afin de répondre à un ennemi déjà désordonné et épuisé par la résistance la plus décisive et une contre-attaque.

Ainsi, parallèlement au développement de la défense en profondeur, *le centre de gravité de la résistance proposée a également été déplacé vers la profondeur.*

4. En 1917, il fut établi que la première ligne ne devait être occupée que par des postes de garde situés dans des points forts fortifiés, constitués pour l'ensemble du champ avancé ou d'une zone de couverture jusqu'à 1000 mètres de profondeur. Plus loin, une zone de combat pour la principale résistance serait organisée jusqu'à trois kilomètres de profondeur et, enfin, une zone arrière serait fortifiée à trois kilomètres de là. En peu de temps, la distance entre les zones principale et arrière est passée à 6 à 8 kilomètres. Dans le même temps, les tactiques défensives ont radicalement changé et la tendance à déplacer la résistance décisive vers la profondeur s'est encore plus exprimée.

Les instructions de 1917 soulignaient que l'essence de la tactique défensive n'était « pas la lutte sur la première ligne, mais la lutte pour la première ligne et ses environs ». Plus loin, il est précisé que « l'engagement ne doit pas être mené autour des lignes fortifiées, mais dans les zones de combat » et que « la défense doit être active dans les limites des zones défensives, sans lier les troupes aux fortifications ». Dans le même temps, la possibilité d'abandonner certains secteurs défensifs a été admise, ce qui ne devait toutefois pas conduire à un engagement de retrait. Les instructions prévoyaient que « les commandants de division peuvent prendre la décision de se retirer dans des cas extrêmes » et que « cela ne peut pas dépendre uniquement des conditions locales, car cela se reflète dans la situation des secteurs voisins ».

Enfin, en 1917, un nouveau type de contre-attaque est apparu : la « contre-attaque depuis la profondeur », lorsque d'importants groupes d'infanterie (parfois plusieurs divisions) se concentrent depuis la profondeur, à une distance de 8 à 10 kilomètres de la ligne de front et attaquent, depuis la deuxième zone, sous le couvert de l'artillerie, après que l'ennemi ait franchi la première zone.

Ainsi, en 1917, les tactiques défensives subirent des changements très substantiels.

5. En 1918, cette tendance s'est encore développée.

La zone avancée des Allemands atteignait plus de 1000 mètres de profondeur, pour finalement atteindre 4 à 6 kilomètres. L'ensemble du système défensif a pris le caractère de zones de résistance échelonnées successivement, composées d'au moins trois échelons, avec une profondeur totale allant jusqu'à 15-20 kilomètres.

Dans le même temps, les garnisons de la zone de couverture servaient de postes avancés dans la zone de sécurité et étaient censées se replier dès les premiers signes d'une offensive ennemie. Dans l'ensemble l'idée selon laquelle « la construction de positions ne doit pas enfermer les troupes sur place mais doit leur permettre de mener un engagement mobile et actif » est confirmée. Au centre des exigences se trouvaient la liberté de mouvement et le principe de *défense élastique et flexible*, basé sur la croissance inattendue de la résistance en profondeur. Les instructions allemandes de 1918 précisaient même ceci : « En cas de doute quant à savoir si la garnison doit se replier ou tenter de maintenir sa position, il vaut généralement mieux préférer le retrait ; en tout état de cause, cela vaudra mieux que de subir des pertes inutiles dues à l'obstination de maintenir tel ou tel secteur de la position ». Ces instructions reflétaient déjà la perte totale de capacité de combat de l'armée allemande. Elle présente cependant un intérêt du point de vue du changement radical de toutes les tactiques défensives. D'une manière générale, le système défensif de 1918 donnait déjà pleinement l'impression d'une *zone profonde de résistance tactique*.

C'est à ce moment-là que l'évolution des formes et tactiques défensives de la guerre mondiale prit fin.

6. Les systèmes défensifs français, allemand et russe avaient leurs différences et nuances naturelles, même si, dans leur ensemble, en considérant l'ensemble du processus de développement des formes défensives pendant la guerre mondiale, on peut tirer les conclusions suivantes :

a) le système défensif est passé d'une ligne mince à une zone de lutte défensive tactique profonde ;

b) le centre de gravité de la résistance s'est déplacé de la ligne avant vers la profondeur ; la résistance elle-même était censée rester cachée de l'ennemi et se développer de manière inattendue pour lui dans la profondeur ;

c) l'ensemble du développement des formes défensives n'a pas dépassé les limites de la tactique et n'a abouti qu'à une expression tactique ;

d) en dernière analyse, tout se réduisait à la seule lutte pour le maintien de la zone de défense tactique et à l'intérieur de ses limites ; les réserves n'étaient affectées que pour résoudre cette tâche ;

e) l'accomplissement même des tâches de défense était déterminé par le maintien de la zone tactique ; lorsque cette zone était pénétrée et tombait, la défense était repliée et organisait une nouvelle résistance tactique ;

f) toutes les possibilités opératives de la défense étaient épuisées avec la chute de la zone défensive tactique et une nouvelle concentration des réserves s'avérait nécessaire, ce qui permettait de consolider la percée déjà en dehors du système défensif, en tant que mesure opérative complètement nouvelle.

7. Si nous comparons ces points à l'exemple de l'offensive allemande de 1918, nous arrivons aux conclusions suivantes.

Sur un front de 80 kilomètres, 62 divisions allemandes, appuyées par une énorme masse d'artillerie, attaquent des forces anglaises deux fois plus petites. Les Anglais disposaient de 31 divisions le long du front de percée, dont 21 en première ligne, occupant le front défensif, avec dix divisions dans la réserve de l'armée en profondeur. Au cinquième jour de l'attaque, la défense anglaise tomba et toutes les réserves de l'armée, qui avaient été utilisées dans le combat pour tenir la zone de défense tactique, furent épuisées et une percée complète jusqu'à 15 kilomètres de large fut formée. De cette manière, toutes les possibilités des deux armées anglaises étaient épuisées et aucune défense opérative organisée ne pouvait

plus être érigée. Dès lors, l'organisation de la défense doit s'accomplir dans un nouveau contexte stratégique, à l'échelle d'un regroupement stratégique sur l'ensemble du théâtre d'actions militaires. Deux nouvelles armées françaises, la I^{ère} et la III^e, sous le commandement du général Fayolle⁷, ont été concentrées au point de percée et l'ont recousu. L'accomplissement de cette tâche nécessitait la concentration de 45 divisions d'infanterie et de 6 divisions de cavalerie. Ainsi, lorsque les possibilités tactiques furent épuisées et qu'il n'existait aucune organisation opérative de la défense, la stratégie est immédiatement entrée en scène. Cela était possible dans les conditions de la guerre mondiale, lorsque la guerre de position était menée non pas comme un moyen de résoudre la tâche principale, mais comme la tâche principale elle-même et le but de la lutte sur l'ensemble du théâtre d'actions militaires. Tout le front s'est défendu, tout en disposant d'énormes quantités d'hommes et de matériel, qui pouvaient à chaque fois affluer dans les secteurs où la défense tactique était en train d'être pénétrée.

8. En résumé, nous arrivons à une conclusion assez intéressante sur le caractère de la défense pendant la guerre mondiale. Cette défense se déroulait *au niveau tactique puis immédiatement au niveau stratégique*. Elle ne disposait pas d'une organisation opérative, exprimée dans une organisation militaire défensive définie. C'est pourquoi, lors de la percée de la zone de défense tactique, le commandement a dû immédiatement prendre des mesures stratégiques au niveau de l'ensemble du théâtre d'actions militaires. Ce passage de la tactique à la stratégie était inévitable en l'absence de toute forme d'organisation défensive au niveau opératif. Pour sûr, il y avait des réserves opératives, mais elles n'étaient employées que dans la lutte pour maintenir le front défensif lui-même. Et quand ce front tombait, cela signifiait que toutes les réserves opératives étaient épuisées et que toutes les possibilités opératives à ce niveau étaient épuisées. Le commandement de l'armée ne pouvait plus rien entreprendre et la stratégie devait venir immédiatement à la rescousse. En même temps, si les 32 divisions anglaises, qui auraient encore pu être renforcées par les réserves opératives immédiates, n'avaient pas combattu en mars 1918 uniquement pour la zone de défense tactique, mais si elles avaient eu une organisation opérative définie et avaient pu s'appuyer sur tout un système de zone défensive de l'armée organisée au niveau opératif, alors la force globale de leur résistance opérative se serait sans doute exprimée autrement et n'aurait probablement pas permis un succès aussi important de la part de l'armée allemande, ayant percé, comme on le sait, jusqu'à 60 kilomètres de profondeur en direction d'Amiens.

La nécessité de conférer à la défense une organisation et un système opératif précis découle de toutes les conclusions défensives de la guerre mondiale.

9. Bien entendu, le problème de l'organisation opérative de la défense ne peut être résolu dans les guerres modernes menées en Espagne et en Chine avec des moyens relativement limités, une moindre densité de forces et une profondeur insignifiante des forces échelonnées. Le système de défense utilisé en Espagne, tant par les interventionnistes que par l'armée républicaine, a une nature linéaire manifeste. Dans l'armée républicaine, l'ensemble de la zone défensive principale se compose de plusieurs lignes de tranchées d'infanterie, échelonnées sur une profondeur de 2,5 à 3 kilomètres. Une deuxième zone, en grande partie, est totalement inexistante. Ceci, bien entendu, ne peut pas être un modèle pour une lutte de plusieurs millions d'hommes, dotée de tous types d'équipements modernes, et exige avec la plus grande insistance la résolution radicale du problème de l'organisation opérative de la défense dans une guerre future majeure.

7 Note de l'éditeur. Le maréchal Marie Émile Fayolle (1852-1928) a servi dans l'armée française de 1873 à 1914, date à laquelle il a pris sa retraite. Il a été rappelé au service au début de la Première Guerre mondiale, où il a commandé une division, plusieurs armées et un groupe d'armées. Fayolle a également commandé les forces françaises en Italie et les troupes d'occupation en Allemagne après la guerre.

4. Présupposés de l'organisation moderne de la défense

1. En étudiant les prérequis de la défense moderne, il faut avant tout garder à l'esprit que la corrélation entre la défense et l'offensive par rapport à la place dirigeante et décisive a désormais radicalement changé.

Compte tenu de la faiblesse des armes de suppression au cours des premières années de la guerre mondiale et de l'énorme puissance de feu de la défense, la défense a occupé la première place et a devancé l'offensive, selon ses formes. La défense était le facteur décisif et les méthodes d'attaque devaient s'adapter aux formes de la défense.

Cette corrélation a changé dans les conditions modernes, même si les possibilités tactiques et la puissance de la défense ont sans aucun doute augmenté.

Tout l'art militaire d'après-guerre s'est développé sous le signe de la recherche de nouvelles méthodes et formes offensives, c'est-à-dire la solution radicale de ce problème qui n'avait pas été résolu pendant la guerre mondiale.

Les nouveaux moyens techniques de lutte ont sans aucun doute accru les possibilités offensives et érigé de nouvelles bases pour les méthodes d'attaque, donnant naissance aux formes d'attaques en profondeur comme la suppression en profondeur simultanée de l'ensemble de la formation de combat ennemie sur toute la profondeur opérative.

Cela nous oblige désormais à construire des formes de défense, en fonction des moyens d'attaque, qui sont devenus à l'époque moderne le facteur déterminant et décisif.

2. On sait que les formes de l'offensive en profondeur sont aujourd'hui soumises à une réévaluation majeure. Il faut garder à l'esprit qu'il s'agit avant tout de l'expérience de la guerre d'Espagne.

Il ne nous appartient pas ici d'examiner ce problème. Il suffit de souligner qu'il ne faut pas juger pleinement de la force ou du manque de forme des opérations en profondeur en fonction des événements de la guerre d'Espagne, parce que personne n'y a employé ces formes et parce qu'il n'y a pas eu et il n'y a pas cette masse de moyens techniques de lutte – artillerie, chars et aviation –, sans lesquels la réalisation des formes profondes de lutte est impossible.

L'opération en profondeur est avant tout une opération menée par une énorme masse d'artillerie, de chars et d'aviation, qui soutiennent les formations de combat profondément échelonnées de l'infanterie.

Ce n'est que là, où ces moyens seront représentés dans la saturation de masse nécessaire, que la défaite de toute la profondeur opérative deviendra possible.

En même temps, la concentration massive de ces moyens de lutte peut rendre objectivement inévitable et logique leur emploi sur la base de la frappe en profondeur.

Il est difficile de présupposer quel autre emploi les masses de l'aviation et des formations de chars pourraient trouver dans cette percée. Bien qu'ils soient peu nombreux, leurs efforts ne se réalisent que dans la profondeur tactique de la défense. C'est en général ce qui se passe en Espagne. Mais lorsque la saturation de ces moyens devient massive, il faut alors s'attendre, étant donné le plein développement d'une guerre future, à ce que la propagation de leurs effets sur toute la profondeur opérative de la défense devienne inévitable, même en dépit de toutes sortes de théories.

3. En ce qui concerne l'emploi de grandes masses d'aviation, qui isolent en profondeur le secteur de pointe et empêchent l'afflux de nouvelles réserves vers celui-ci, cela ne peut susciter aucun doute sérieux. En ce qui concerne les formations blindées indépendantes (divisions blindées allemandes), dans les opérations de percée majeures, il est douteux qu'on leur trouve une autre place que celle de développer la percée en profondeur à travers une brèche dans le front. Quoiqu'il en soit, la théorie fasciste de la guerre totale est très claire à ce sujet.

Le général Guderian⁸, décrivant l'attaque d'une brigade de chars, établit son emploi comme suit :

Le premier échelon traverse directement la profondeur tactique de la défense et attaque ses réserves.

Le deuxième échelon attaque l'artillerie ennemie.

Le troisième échelon attaque l'infanterie dans les limites de la profondeur tactique de la défense.

Dans ce cas, selon Guderian, l'emploi de divisions blindées sera particulièrement efficace, lorsque la défense sera déjà fissurée le long d'un secteur particulier du front et que l'apparition inattendue des chars à ce moment leur permettra de pénétrer immédiatement au-delà de la zone défensive et obtenir une liberté de manœuvre.

4. Quoiqu'il en soit, l'une des conditions les plus importantes de l'organisation de la défense moderne est l'action des moyens offensifs dans toute sa profondeur opérative et l'aggravation extrêmement rapide d'une crise en cas d'échec dans un secteur tactique de résistance.

Pendant la guerre mondiale, la percée à une profondeur de 5 à 6 kilomètres n'a pas encore provoqué de crise au niveau opératif, car cette percée ne pouvait pas encore entraîner de conséquences opératives immédiates, puisque les réserves défensive n'avaient pas plus de possibilités de boucher cette percée que l'attaquant n'avait d'en profiter.

Les conditions évoluent désormais autrement.

Les formations de chars, en surgissant des profondeurs, peuvent non seulement profiter immédiatement de la brèche réalisée, mais aussi en créer une de manière inattendue et plus rapide, si la défense maintient encore sa position avec ses dernières forces. De cette manière, la crise de la défense peut mûrir beaucoup plus rapidement qu'auparavant et la profondeur opérative de la défense peut être soumise beaucoup plus rapidement à une attaque.

Il en ressort clairement que *si la profondeur opérative de la défense s'avère inorganisée pour la résistance et ne dispose pas d'une organisation opérative définie, alors la défense dans son ensemble sera beaucoup plus rapidement soumise à la menace d'une défaite totale que ce n'était le cas auparavant.*

La défense moderne ne peut être garantie contre une percée rapide et inattendue dans ses profondeurs par de grands groupes de chars et ne doit pas être désorganisée par ce seul fait.

Cette circonstance constitue l'une des conditions préalables les plus importantes pour résoudre le problème de l'organisation de la défense moderne. Notre Manuel de terrain de 1936 le souligne et dit à l'article 225 : « Dans les conditions modernes, la défense doit s'opposer immédiatement sur toute sa profondeur aux forces supérieures de l'ennemi qui attaquent ».

5. Il en ressort clairement que l'organisation de la défense moderne ne peut être résolue au seul niveau tactique des zones défensives, même si celles-ci sont développées en profondeur. Dans la mesure où les formes offensives consistent en une frappe en profondeur, la défense doit contrer avec un système d'opposition bien défini sur toute la profondeur opérative, consistant en une résistance opérative organisée d'un seul tout organique. Cela

8 Note de l'éditeur. Heinz Wilhelm Guderian (1888-1954) a rejoint l'armée impériale allemande en 1907 et a servi pendant la Première Guerre mondiale sur le front occidental. Pendant l'entre-deux-guerres, il a joué un rôle déterminant dans le développement théorique et organisationnel des forces blindées allemandes naissantes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé un corps de panzers en Pologne et en France et un groupe/armée de panzers lors de l'invasion initiale de l'Union soviétique. Il est relevé de ses fonctions après l'échec de l'offensive finale sur Moscou, mais en 1943, il est nommé inspecteur général des troupes blindées. Il est nommé chef d'état-major de l'armée l'année suivante, mais est relevé au début de 1945 à la suite de graves désaccords avec Hitler. Guderian a été prisonnier de guerre jusqu'à sa libération en 1948.

nous amène directement au concept de *zone opérative de défense*, avec une organisation très définie de sa construction.

6. Ce principe ne doit en aucun cas diminuer notre attention à l'organisation de la stabilité du front de défense lui-même. Le front de défense directement opposé à l'attaquant prend sur lui la plus grande force de son attaque, contre laquelle il est appelé à opposer la principale résistance. La force de cette attaque s'est d'autant plus accrue dans les conditions modernes qu'outre les énormes masses d'artillerie, de chars et d'infanterie, l'aviation est également impliquée.

L'une des principales conclusions de la guerre d'Espagne est que l'aviation participe à chaque fois à la préparation et à la conduite de la percée, opérant sur le champ de bataille, apportant des résultats majeurs et affectant directement l'issue de l'offensive.

Au total, près de la moitié du nombre total de sorties de combat menées par l'aviation des deux camps en Espagne est dirigée contre les troupes terrestres et les positions qu'elles occupent.

Dans certaines opérations, comme celle des Républicains à Madrid en juillet 1937, par exemple, les bombardiers gouvernementaux effectuaient 80 % de leur travail sur le champ de bataille.

En règle générale, l'aviation en Espagne participe aux côtés de l'artillerie à la suppression de la pointe avant et en profondeur de la défense.

Les bombardiers des interventionnistes larguent une grande quantité de bombes à fragmentation le long de l'axe de l'attaque principale et le long d'un secteur limité de la première ligne de défense, et lorsque l'infanterie attaque, elle concentre ses efforts sur les réserves immédiates de la défense..

Une frappe contre la zone défensive est souvent menée en plusieurs échelons :

Le premier échelon bombarde les positions ennemies, avec pour tâche principale d'attirer sur lui le feu des batteries anti-aériennes de la défense.

Le deuxième échelon, qui le suite à une distance de 5 à 8 kilomètres, a pour tâche principale de supprimer les batteries anti-aériennes de la défense.

Le troisième échelon, composé du principal groupe de choc aérien, bombarde les dispositions d'infanterie, les positions d'artillerie, les postes de commandement et les réserves immédiates.

Les bombardiers des interventionnistes survolent souvent les lignes défensives des Républicains pendant plusieurs heures, voire des jours entiers, maintenant ainsi les défenseurs dans une situation de stress permanent.

Enfin, les bombardements de zone au moyen de bombes incendiaires ont été largement utilisés. Un tel cas s'est produit lors de l'offensive rebelle sur Bilbao en mai 1937.

Une vaste zone boisée détenue par les républicains a été complètement incendiée, ce qui a contraint les défenseurs à abandonner tout un secteur défensif.

Tout cela soumet la principale zone défensive, le long de laquelle s'offre la principale résistance, à une pression incomparablement plus grande que ce n'était le cas auparavant, tout en exigeant des mesures spéciales et une plus grande résistance notamment en matière de mesures anti-aériennes et de défense contre les feux.

La profondeur du front défensif impose donc également des exigences particulières en matière de stabilité.

5. Les fondamentaux de l'organisation opérative de la défense moderne

1. Les principales exigences suivantes doivent être à la base d'un système développé d'organisation opérative de la défense moderne :

a) l'attaquant ne doit pas avoir la possibilité de s'approcher sans entrave du bord avant de la défense.

Une zone de résistance avancée profonde est nécessaire, obligeant l'ennemi à déployer des efforts importants pour la surmonter et le laissant jusqu'au bout dans l'ignorance des contours réels de la pointe avant.

b) La résistance tactique immédiate que l'on oppose doit représenter *une zone profonde de résistance continue, conçue pour l'épuisement physique et moral complet de l'attaquant.*

Cette zone, que l'on pourrait appeler la principale, devrait représenter un système tactique complet et organiquement connecté, permettant une liberté de manœuvre et des actions actives dans ses limites.

c) Cette zone principale doit être entourée en profondeur par une zone d'obstacles, dont la tâche principale est de bloquer l'accès à des unités de chars à la profondeur opérative, au cas où ils franchiraient la profondeur tactique de la défense.

d) La percée de la zone défensive principale par des unités de chars ne devrait pas conduire à l'effondrement de la défense au niveau opératif, et les unités qui ont percé ne devraient pas avoir de liberté de manœuvre dans la profondeur opérative. Pour cela, la zone de défense opérative, située derrière la zone principale, devrait être équipée d'un système de zones et d'obstacles antichar et, à son tour, être rejoint par une ligne défensive arrière, qui localise la percée dans la profondeur opérative et couvre toutes les zones arrière de l'armée.

2. Dans l'ensemble, l'ensemble du système défensif au niveau opératif doit représenter une zone de défense en tant que système opératif unifié de résistance, qui fait face à la percée de l'ennemi de manière organisée dans toute la profondeur opérative, quel que soit l'endroit où il a pénétré.

Cette zone de défense doit être pour l'attaquant un labyrinthe dans lequel il rencontrera des résistances et dans lequel il sera limité de toutes parts et localisé. Cette zone devrait donc être un piège opératif tendu à l'ennemi.

L'organisation même de cette zone devrait obliger l'ennemi en profondeur à développer son attaque non pas comme il l'avait prévu, mais de manière prédéterminée par tout le système de lignes et de positions créé.

Tout comme les falaises rocheuses qui s'avancent dans la mer déterminent la manière dont les vagues de tempête se briseront contre elles, la zone de défense opérative moderne devrait déterminer la manière dont la formation de combat de l'attaquant sera brisée. C'est précisément dans ce sens que la défense doit imposer pleinement sa volonté à l'attaquant.

Dans l'ensemble, la zone de défense moderne est calculée pour épuiser complètement les forces physiques et morales de l'attaquant, c'est-à-dire pour sa défaite puis la destruction de la percée ennemie par des contre-attaques actives, dont la combinaison doit être assurée par l'ensemble du système d'organisation opérative de la zone.

La défense doit donc être menée opérativement à une grande profondeur dans toute la zone.

3. La *zone de défense de l'armée*, qui représente un système opératif global unique, devrait être constituée d'une série de zones échelonnées :

La **zone de défense avancée** (zone d'obstacles). Son objectif est de retarder l'approche de l'ennemi vers le front de défense et de lui cacher la véritable localisation de la zone avancée. Le Manuel de terrain de 1936 suggère une norme pour la profondeur de la zone d'obstacles allant jusqu'à 12 kilomètres (article 227). Cependant, ayant une grande importance opérative, la zone avancée doit être organisée sur une grande profondeur – jusqu'à 20 à 25 kilomètres – à la moindre occasion. Les axes les plus importants de la zone avancée devraient être sillonnés par des agglomérations et des points forts échelonnés en profondeur et défendus par des obstacles et des zones contaminées.

La **zone de défense principale**. Son but est d'opposer une défense acharnée à l'attaquant, de le forcer à percer un profond système de fortifications, d'épuiser ses forces et de contribuer à lui infliger une défaite par une attaque offensive active. La profondeur de cette zone peut atteindre 15 à 20 kilomètres.

La zone principale devrait essentiellement être composée de deux zones défensives :

a) la **zone défensive principale**, destinée à opposer la principale résistance à l'attaquant, représente une zone fortifiée solide et continue. Sa profondeur est déterminée par la profondeur de la formation de combat de la division en défense, c'est-à-dire 5 à 6 kilomètres.

b) la **seconde zone défensive d'obstacles** est appelée à localiser la percée de l'ennemi dans la zone défensive principale et à lui barrer l'entrée dans la profondeur opérative de la défense.

La zone défensive d'obstacles doit interdire l'entrée dans la profondeur opérative de la défense aux unités blindées ennemies, qui développent la percée par le perçage de certains secteurs de la zone défensive principale, c'est pourquoi il est important de la fixer derrière une ligne anti-char naturelle. Le Manuel de terrain de 1936 appelle cela la zone arrière (article 227). Toutefois, cela n'est pas tout à fait exact à l'échelle opérative de l'ensemble de la zone défensive, car la deuxième zone défensive n'est pas encore la zone arrière de l'ensemble de la zone défensive de l'armée. La deuxième zone défensive doit être située à une distance de 8-10-12 kilomètres de la zone défensive principale, en fonction des conditions du terrain et du caractère de la défense, tout en obligeant l'attaquant à déplacer l'ensemble de son artillerie et à regrouper ses forces. De par sa nature, la deuxième zone défensive peut représenter une zone fortifiée brisée, qui chevauche de puissants centres de résistance sur les principaux axes menant à la profondeur opérative de la défense. A la moindre opportunité, la deuxième zone défensive doit être transformée en une zone fortifiée continue du même type que la zone défensive principale.

Les zones défensives principale et seconde ne doivent pas représenter deux facteurs défensifs indépendants. Dans l'ensemble, ils représentent une zone défensive unique et ininterrompue, conçue pour infliger le plus grand nombre de dégâts à l'ennemi dans ses limites, pour localiser son offensive et épuiser sa force offensive. C'est pourquoi les zones défensives principale et seconde doivent être reliées par tout un système de positions d'aiguillage et d'obstacles qui resserrent et débordent l'ennemi en cas de percée dans certains secteurs. Semblable aux compartiments d'un sous-marin, qui empêchent la propagation de l'eau, les positions d'aiguillage doivent empêcher la propagation de l'ennemi dans la zone principale, s'il y est entré par effraction, et l'attirer dans une poche de feu. Dans le même temps, les positions d'aiguillage de la zone principale devraient servir de lignes de départ pour une contre-attaque. Dans la profondeur de la zone principale, les axes principaux menant à la seconde zone défensive doivent être couverts par un système d'obstacles (principalement antichar), de zones antichar et de secteurs préparés à la contamination. Ainsi, la profondeur de la zone principale devrait présenter à la percée ennemie des combinaisons complètement inattendues, permettant à la défense de manœuvrer avec le feu et le mouvement. En conclusion, il s'agit d'un système unique et unifié.

La **zone de défense opérative**. Son objectif est de localiser la percée de l'ennemi dans la profondeur opérative de la défense, d'y empêcher sa propagation et de créer des conditions favorables au lancement de contre-attaques décisives depuis la profondeur.

La zone de défense opérative doit représenter un système de zones antichar, de positions d'aiguillage et de lignes antichar, resserrant les axes les plus probables de développement d'une percée par l'ennemi. Elle devrait être fermée par une ligne arrière de l'armée, située à 20-25 kilomètres de la deuxième zone défensive, en fonction des conditions du terrain en profondeur, du caractère de la défense et de ses tâches.

Ainsi, la profondeur globale de la zone opérative peut mesurer entre 20 et 25 kilomètres.

La ***ligne arrière de l'armée*** aura, pour l'essentiel, la forme d'une ligne fortifiée brisée, qui devra être développée et améliorée en permanence. Avec le temps, les hommes et le matériel, nous devrions essayer de faire en sorte que la zone arrière de l'armée soit pleinement développée et prêt. La grande importance de la zone arrière de l'armée est qu'elle couvre l'arrière de l'armée, les dépôts avancés, les stations de ravitaillement, les aérodromes et les quartiers généraux de l'armée.

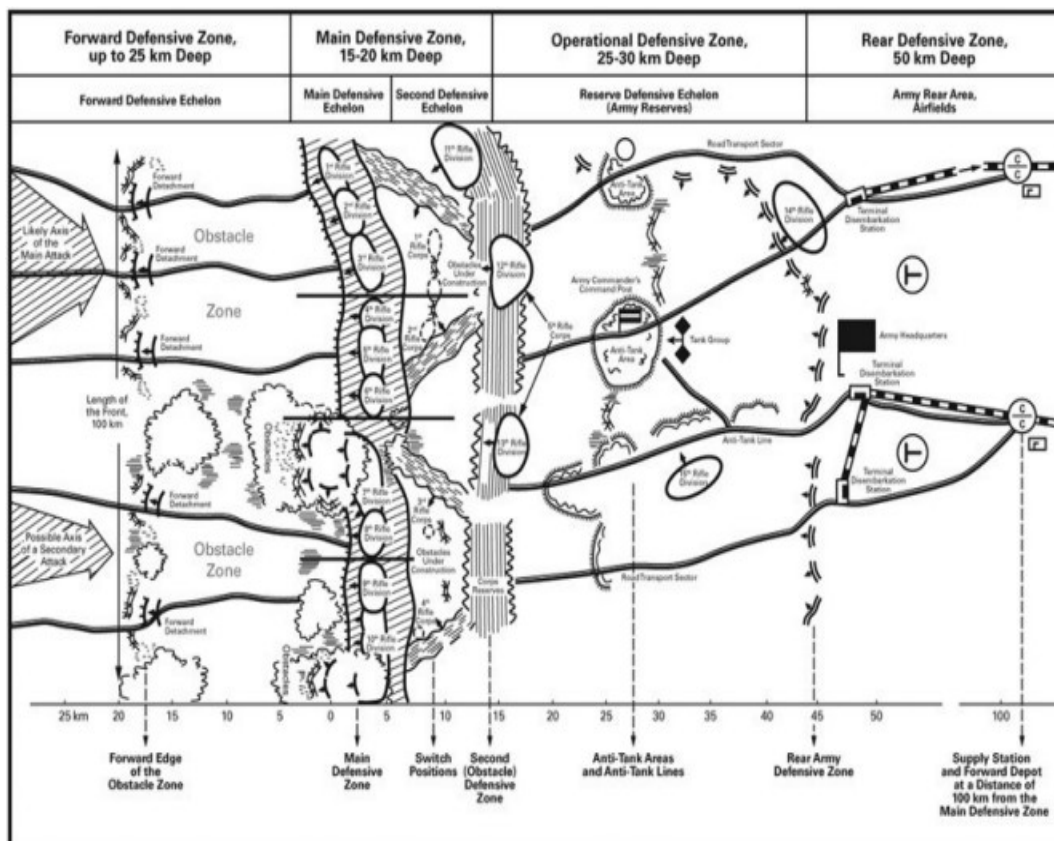
Parce que la zone de défense opérative est une zone opérative, c'est-à-dire qu'elle est conçue en particulier pour affronter les unités blindées ennemies qui ont percé, elle doit être exempte de la présence de toute sorte d'unités arrière, d'installations et d'aérodromes. Seules les pistes d'atterrissage pour les avions de troupes et les chasseurs sont autorisées. La zone opérative est la zone de localisation des réserves de l'armée et joue le rôle de tête de pont pour la concentration de nouvelles réserves en profondeur et l'organisation des contre-attaques.

Par conséquent, la profondeur opérative globale de la zone de défense de l'armée, depuis la limite avant de la zone défensive principale jusqu'à la ligne arrière de l'armée, peut mesurer jusqu'à 50 kilomètres.

La ***zone de défense arrière***. Son objectif est de contenir tous les organes arrières de l'armée, les dépôts avancés, les stations de ravitaillement, les aérodromes et l'état-major de l'armée. Étant donné que les opérations militaires peuvent s'étendre jusqu'à la ligne arrière de l'armée, les postes de ravitaillement ne doivent pas se trouver à proximité immédiate et doivent en être éloignés d'au moins 50 kilomètres, soit en moyenne jusqu'à 100 kilomètres du front de défense et, dans certains cas, même plus loin.

Toutes les principales cibles de la zone arrière, telles que les stations de ravitaillement, les zones des unités arrière et le transport automobile, les aérodromes, etc. doivent être fortifiées et défendues.

Ainsi, la zone de défense de l'armée représente une tête de pont profonde, composée d'une série de zones ayant un but précis et d'une profondeur globale allant, de l'avant de la défense jusqu'aux postes de ravitaillement, jusqu'à 100 kilomètres et, à partir de la limite avant de la zone avancée, jusqu'à 125 kilomètres.



6. Les ouvrages techniques de la zone de défense de l'armée

1. Il est bien évident que la zone de défense de l'armée représente un système d'ingénierie complexe et puissant, érigé sur des bases opératives générales bien définies.

Si l'on calcule la longueur du front de défense de l'armée à environ 100 kilomètres, la totalité de la zone, depuis la limite avant de la zone de défense principale jusqu'à la ligne arrière de l'armée, occupe une superficie de 5000 kilomètres carrés. La longueur de tous les secteurs fortifiés de la zone s'étend sur environ 350 kilomètres.

Il est évident que leur construction est une tâche très complexe et nécessite un nombre énorme d'hommes et de matériel.

Si l'on estime que la zone de défense principale devrait être prête à 100 %, la deuxième zone de défense à 50 % et la ligne arrière de l'armée à 10 %, il faudrait alors environ 8 à 10 jours au total pour mener à bien l'intégralité du volume de travail, à condition qu'environ 150 bataillons d'ouvriers soient affectés à ce travail.

Cet énorme délai nécessiterait le détournement quotidien de jusqu'à 100 bataillons d'ouvriers des troupes, qui comprennent plus de divisions d'infanterie. Le reste des ouvriers pourrait être compensé par des prélèvements auprès de la population locale à hauteur de dix bataillons. Par ailleurs, les équipements mécanisés (niveleuses, creuseuses de tranchées, compresseurs et excavatrice) pourrait énormément compenser la main-d'œuvre et, étant donné l'effectif autorisé de cet équipement par l'armée moderne, cela équivaut approximativement à 40 bataillons d'infanterie. Néanmoins, même dans ces conditions, les délais demandés aux troupes restent assez importants et ne seront pas toujours réalisables pour l'armée qui construit une défense. L'équipement de la zone de défense de l'armée sera donc un processus prolongé, qui se poursuivra pendant toute la période de conduite de l'opération défensive. Les secteurs fortifiés doivent être constamment développés et améliorés

pour atteindre, en fin de compte, un très haut degré de préparation. Toute interruption des activités de combat, même de nuit, entre les jours de combat, doit être mise à profit à cet effet.

2. Le besoin en équipements techniques nécessaires au renforcement de la zone de défense de l'armée s'exprime à un degré encore plus important.

L'histoire montre par exemple que pour renforcer la position « Siegfried », jusqu'à 300 wagons de matériel ont été dépensés pour chaque kilomètre de front fortifié.

Selon les calculs modernes des armées étrangères, jusqu'à 60 trains de matériaux de construction sont nécessaires pour la fortification stable d'une zone de défense divisionnaire.

En général, il faut supposer qu'il faille pour un kilomètre de front fortifié :

- 165 tonnes de matériel pour des fortifications précipitées ;
- 500 tonnes de matériaux pour des fortifications durables ;
- 3400 tonnes de matériaux pour des fortifications en béton

Les besoins minimaux quotidiens de l'armée en matière de travail défensif sont calculés à un wagon de matériel par kilomètre de front ou par bataillon en activité.

Compte tenu du travail quotidien de 150 bataillons, cela équivaut à 150 wagons (quatre trains), pour un poids total de 2400 tonnes. Le transport par chemin de terre de ce matériel depuis la station de ravitaillement jusqu'aux troupes nécessiterait quotidiennement quatre bataillons automobiles. Le coût du matériel nécessaire à une journée de travail représenterait une somme énorme, valant plusieurs millions de roubles.

Il ressort de là qu'à cet égard l'idée de la défense comme moyen de lutte le moins coûteux ne correspond en aucun cas à la réalité moderne. Il est également faux de croire que l'approvisionnement en matériel de défense sera plus facile. Bien au contraire, en passant sur la défensive, la livraison des fournitures devra inévitablement s'effectuer à un plus grand volume et avec une plus grande intensité.

7. L'organisation opérative des forces en défense

Le plan d'organisation de la zone de défense de l'armée et l'échelonnement profond de ses zones déterminent que l'organisation opérative des forces de défense doit être approfondie et composée de plusieurs échelons opératifs ayant une tâche définie. Cette organisation opérative en profondeur doit comprendre :

L'*échelon défensif avancé* est censé combattre dans la zone de défense avancée. Il peut s'agir de formations de cavaleries entières, si elles font partie de l'armée ; ou de détachements avancés individuels, retirés des forces occupant la zone défensive principale.

L'*échelon défensif principal* est censé opposer une résistance obstinée le long de la zone défensive principale. Il se compose de l'essentiel des forces et équipements de défense, occupant un front défensif continu et rapproché.

Le *deuxième échelon défensif* doit empêcher l'ennemi d'entrer dans la profondeur opérative de la défense, soutenir les combats dans la zone défensive principale et être utilisé pour des opérations actives à l'intérieur de celle-ci. Il est stationné le long de la deuxième zone défensive, en groupes individuels le long des axes les plus importants.

L'*échelon défensif de réserve*, qui comprend la réserve de l'armée, est censé repousser l'ennemi en cas de percée dans la profondeur opérative de la défense et lancer des contre-attaques décisives depuis l'arrière. Il est stationné dans la zone défensive opérative, principalement en groupes divisionnaires individuels.

Les échelons défensifs de deuxième ligne et de réserve, qui composent le groupe de choc de l'armée, doivent être employés ensemble pour une contre-attaque décisive.

L'*échelon défensif arrière* comprend toutes les unités de l'arrière et les installations de l'arrière de l'armée et est situé dans la zone défensive arrière.

8. La composition en personnel et en matériel de la défense

1. La composition des hommes et du matériel de la défense dépend de ses tâches et de la longueur du front de défense et peut ainsi varier.

Il faut considérer que le passage à la défensive, s'il s'agit d'accomplir au niveau du front la tâche de résoudre la mission principale dans une autre direction, ne se fera jamais sur un front trop étroit, car dans ce cas, il ne pourrait jouer aucun rôle significatif du point de vue de l'économie des forces pour l'axe principal et du blocage des forces ennemies importantes le long d'un axe secondaire. En moyenne, la longueur du front de défense au niveau opératif peut être estimée à 100 kilomètres dans le périmètre de l'armée. Ce sera souvent plus grand.

La norme de base pour le calcul des hommes et du matériel de la défense est la norme de densité opérative moyenne. Notre Manuel de terrain définit la longueur du front de division dans la défense entre 8 et 12 kilomètres. Cependant, il est nécessaire d'élever la force des hommes et du matériel de la défense à au moins une corrélation de 1 : 3 avec l'attaquant le long de l'axe principal et de 1 : 5 le long de l'axe secondaire. Partant de ces exigences minimales, il faut garder à l'esprit que le long de l'axe principal, le front d'attaque est calculé à 2-3 kilomètres par division et à 6-8-10 kilomètres pour un corps de trois divisions. Afin d'observer la corrélation de 1 : 3 le long de l'axe principal, il est nécessaire de déterminer la densité opérative moyenne de la défense à au moins dix kilomètres par division. Dans de nombreux cas, cette norme de défense peut s'avérer insuffisante. Il faut donc considérer qu'au total, dix divisions seront nécessaires pour défendre un front de 100 kilomètres, si le front tout entier est ouvert à l'attaque et si l'axe en question a, dans l'ensemble, une importance stratégique.

Si l'axe en question n'est pas très important et que les conditions du terrain ne permettent pas d'attaquer partout, alors un front défensif de 100 kilomètres peut être occupé par 7 à 8 divisions.

Par conséquent, la composition du principal échelon défensif, compte tenu de sa conduite le long d'un front de 100 kilomètres, devrait être calculée entre 7 et 10 divisions.

En moyenne, il faut retenir un tiers des forces de l'échelon principal dans le deuxième échelon défensif, c'est-à-dire 2 à 3 divisions.

Étant donné que dans l'enceinte de l'armée, le principal secteur d'attaque de l'attaquant occupe un front d'environ 30 à 40 kilomètres, dans ce cas, nous parviendrons à maintenir deux divisions dans la deuxième zone défensive le long de l'axe probable de développement de la percée.

La composition de l'échelon de réserve de l'armée peut varier en fonction des tâches défensives et de leur nature. En moyenne, sa composition peut être définie à un cinquième des forces de l'échelon principal, c'est-à-dire 1 à 2 divisions. En outre, la composition de l'échelon de réserve devrait inclure tous les éléments hautement mobiles (mécanisés, cavalerie et motorisée) qui font partie de l'armée.

Par conséquent, une armée défendant une zone défensive le long d'un front de 100 kilomètres devrait être composée en moyenne de 10 à 15 divisions, en fonction des tâches de défense, de l'importance de la direction et de la nature du terrain.

2. Il faudrait plutôt considérer la force calculée de l'armée comme petite plutôt que comme significative. Il ne faut pas oublier qu'un front de défense de 100 kilomètres, s'il est partout ouvert à l'attaque, peut être attaqué par 30 divisions de premier échelon. Donc, 15 divisions de défense s'opposent à 30 divisions d'attaque, créant une supériorité opérative double pour l'attaquant.

En réalité, cette corrélation sera toujours moins favorable à la défense lors des combats le long de la zone défensive principale. L'offensive met toujours en avant l'essentiel de ses forces au premier échelon d'attaque ; cela peut représenter jusqu'à 30 divisions le long d'un front de 100 kilomètres. La défense ne peut pas déployer la totalité de ses forces à l'échelon

principal, tout en les positionnant en échelon. Une armée défendant le long d'un front de 100 kilomètres avec 15 divisions ne peut pas placer plus de dix divisions à l'échelon principal. l'attaquant peut donc bénéficier d'une supériorité triple par rapport à l'échelon principal. Il faut toujours en tenir compte. En dehors de cela, la défense sera contrainte, d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire, avec telle ou telle densité, occuper et bloquer toujours la longueur du front qui lui est confié. L'offensive peut *concentrer ses forces sur des axes choisis, y atteignant une supériorité écrasante*, tout en laissant même certains secteurs du front faiblement occupés, ce qui ne sera pas toujours immédiatement clair pour la défense.

Par conséquent, l'attaquant dispose de grandes opportunités pour atteindre la supériorité sur la défense. Ces conditions sont inévitables pour la défense. Ils incluent toujours le côté négatif de la défense. Mais c'est dans *l'impossibilité d'opposer immédiatement toutes ses forces à l'offensive que réside l'avantage de la défense*, qui soutient son pouvoir de résistance en profondeur, lorsque la force du coup de l'attaquant s'estompe déjà.

3. Les moyens en artillerie de la défense seront toujours insuffisants. Cependant, en ce qui concerne la saturation de l'artillerie, il faut observer une corrélation de 1 : 3 le long de l'axe principal de la défense. D'une manière générale, l'approvisionnement abondant de notre corps en artillerie nous donne la possibilité de maintenir cette corrélation.

Notre corps de fusiliers dispose d'un effectif autorisé de 162 canons légers et de 126 canons lourds, pour un total de 288 canons. Si celui-ci, composé de trois divisions, défend un front de 30 kilomètres et si l'on suppose que ce front sera attaqué par dix divisions, alors la corrélation suivante est créée :

Division polonaise : $48 \text{ canons} \times 10 = 480 \text{ canons}$

Plus trois régiments de corps : $36 \text{ canons} \times 3 = 108 \text{ canons}$

Total : 588 canons

C'est-à-dire seulement une supériorité en artillerie double pour l'attaquant ;

Division allemande : $89 \text{ canons} \times 10 = 890 \text{ canons}$

Plus trois régiments de corps : $36 \times 3 = 108 \text{ canons}$

Total : 998 canons

C'est-à-dire une supériorité en artillerie de 3,4 pour l'attaquant.

Naturellement, il faut supposer que l'attaquant disposera d'une grande quantité d'artillerie provenant de la réserve du haut commandement. Alors, bien sûr, la corrélation changera inévitablement en faveur de l'attaquant.

Cependant, l'armée en défense devrait également compter sur un renfort avec une artillerie de réserve du haut commandement. Si un corps situé dans le secteur principal de la défense recevait un régiment d'obusiers de réserve du haut commandement et un régiment d'artillerie de la réserve du haut commandement, alors le nombre de ses canons augmenterait, au total, à 366.

Dans tous les cas, une armée sur la défensive peut recevoir 2 à 3 régiments d'artillerie de la réserve du haut commandement ou même plus, en fonction de sa tâche et de la situation du front.

4. Les formations de chars jouent un rôle particulièrement important dans la défense de l'armée. Sans eux, l'armée ne peut pas mener une défense efficace contre les chars ennemis qui ont pénétré dans les profondeurs. L'armée en défense devrait recevoir 1 à 2 brigades de chars ; alors qu'en même temps il est important qu'il s'agisse de chars T-28⁹, comme le moyen le plus efficace de combattre d'autres chars.

5. L'armée de défense devrait disposer de sa propre aviation, qui pourrait jouer un rôle énorme. L'attaquant présente toujours une organisation ouverte de formations de combat, concentrées dans des zones étroites et confinées. Et lors de la préparation de la percée et lors

9 Note de l'éditeur. Le T-28 était un char moyen à plusieurs tourelles qui est entré en production pour la première fois en 1932. Un modèle pesait 28 tonnes et transportait un équipage de six personnes. Ce modèle était armé d'un canon de 76,2 mm et de quatre à cinq mitrailleuses de 7,62 mm. Bien qu'adéquat pour son époque, le T-28 était obsolète au début de la Seconde Guerre mondiale.

de son développement en profondeur, il propose des cibles abondantes. L'armée en défense peut recevoir 4 à 5 régiments aériens, comprenant nécessairement une partie importante de l'aviation de chasse, afin de priver l'ennemi de sa liberté de mouvement sur le champ de bataille. Bien entendu, cette aviation sera toujours insuffisante. Par conséquent, l'armée de défense devra être soutenue par l'aviation du Front.

6. Même si, dans le domaine de la défense, l'essentiel du travail du génie est effectué par les troupes elles-mêmes, les besoins en troupes du génie spécialisées sont néanmoins très importants. Ils sont principalement nécessaires à l'organisation d'obstacles, de barrières antichar, de champs de mines et d'autres barrières spécialisées. Un seul bataillon du génie peut effectuer ce travail spécialisé simultanément le long d'un front allant jusqu'à six kilomètres de longueur. Ainsi, jusqu'à 17 bataillons du génie seraient nécessaires simultanément le long d'un front de 100 kilomètres. Considérant que ce front sera occupé par quatre corps, composés de dix divisions, les moyens autorisés des troupes donneront neuf bataillons du génie (quatre bataillons de corps et cinq bataillons donneront dix compagnies divisionnaires de sapeurs). Par conséquent, l'armée devrait être renforcée de 6 à 8 bataillons du génie. En dehors de cela, l'armée en défense devrait recevoir les éléments suivants :

- a) 1 à 2 directions de construction militaire pour le travail à l'arrière, où, pour l'essentiel, il y aura une pénurie d'équipements pour les troupes ;
- b) 5 à 6 compagnies d'électriciens pour l'électrification du réseau filaire (une compagnie pour 15 kilomètres de réseau filaire) ;
- c) 5 compagnies d'approvisionnement en eau sur le terrain, sans compter le soutien aux stations d'approvisionnement ;
- d) cinq compagnies de dissimulation, sans compter le soutien aux stations d'approvisionnement ;
- e) 2 à 3 bataillons de construction de routes ;
- f) 2 à 3 bataillons de construction d'aérodromes ;
- g) 1 à 2 bataillons de pontonniers, s'il y a des lignes d'eau importantes dans la profondeur de la zone de défense de l'armée.

7. L'emploi d'équipements chimiques dans la défense devrait naturellement être largement pratiqué, ce qui nécessite un nombre important de troupes chimiques. Les secteurs individuels doivent être préparés à la contamination non seulement devant la zone défensive, mais sur toute la profondeur de la zone militaire, renforçant ainsi la défense et détruisant des zones entières de celle-ci, tant à l'avant qu'en profondeur. Cela garantira une grande économie de force.

Une brigade de chars chimiques, composée de quatre bataillons de chars chimiques, peut, compte tenu d'une densité moyenne de contamination de 35 grammes, contaminer jusqu'à 20 kilomètres le long du front avec une seule charge. La profondeur d'une telle contamination est de 500 mètres. Si l'on considère qu'environ la moitié de la longueur d'un front de défense de 100 kilomètres est sujet à contamination, jusqu'à trois brigades de chars chimiques devraient être rattachées à l'armée.

8. L'armée en défense doit disposer d'une défense anti-aérienne puissante et a donc besoin d'un élément important d'équipement d'artillerie anti-aérienne. Pas moins de 2 à 3 bataillons anti-aériens seraient nécessaires pour renforcer la défense anti-aérienne des troupes dans la zone de défense principale. Jusqu'à trois bataillons seront également nécessaires pour couvrir les réserves de l'armée dans la zone opérative. Il faudra alors jusqu'à cinq bataillons pour couvrir le quartier général de l'armée et les postes de ravitaillement. Par conséquent, au total, l'armée en défense devrait être renforcée par dix bataillons d'artillerie anti-aérienne maximum, avec un nombre correspondant d'autres moyens de défense anti-aérienne.

9. Comme cela a été indiqué, l'intensité de l'approvisionnement de la défense sera inévitablement grande, c'est pourquoi l'armée doit être dotée d'une quantité suffisante de

matériel de transport automobile. Certes, l'allongement de la livraison sur chemin de terre sera, pour l'essentiel, normal, car les stations de ravitaillement ne seront généralement pas distantes de plus de 100 à 120 kilomètres. Les déplacements en automobile, prenant en compte la section de livraison des troupes, seront donc normaux. Or, les besoins quotidiens de l'armée en matière de défense se mesurent en tonnage important.

Parce que l'armée en défense doit toujours disposer d'une certaine réserve de transport automobile pour manœuvrer les forces en profondeur, il faut calculer sa quantité de transport automobile jusqu'à 15 bataillons de camions.

Par conséquent, selon sa composition, *l'armée de défense représente un organisme vaste et puissant, composé de tous les moyens techniques de lutte modernes et nécessitant un haut degré de soutien matériel.*

Nous n'avons examiné que le squelette de la défense militaire : son anatomie. Nous devons maintenant examiner comment l'armée doit opérer dans la zone défensive en profondeur et comment elle doit conduire l'opération défensive.

Il est donc nécessaire de s'intéresser à la physiologie de la défense.

DEUXIÈME PARTIE : LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA CONDUITE DE L'OPÉRATION DÉFENSIVE

1. Les conditions opératives pour assumer la défense

1. La défense appartient au type d'activités militaires qui nécessitent le plus de temps pour sa préparation et le plus grand volume de mesures pour son organisation.

Derrière la décision d'assumer la défense et de l'organiser se cache un énorme volume de mesures nécessaires à la réalisation de cette décision.

Ces mesures demandent incomparablement plus de main-d'œuvre que l'offensive ; elles nécessitent une dépense d'efforts incomparablement plus grande, tout en déterminant de la manière la plus décisive la force et la puissance de la résistance qu'elle sera capable d'offrir.

Les conditions mêmes de la prise en charge de la défense et de son organisation représentent un processus complexe et dépendent entièrement de la situation opérative dans laquelle elle se déroule.

2. Si l'occupation de la défense a lieu à temps, hors du contact direct avec l'ennemi, ou sur un terrain préalablement aménagé de fortifications permanentes du génie, qui ont été érigées le long des frontières de la majorité des Etats, alors, naturellement, le processus même d'occupation et d'organisation de la défense dans les conditions les plus normales se déroule selon un plan et de manière organisée.

3. Si le passage à la défense a lieu en cas de pause forcée lors d'une opération offensive et de stabilisation temporaire du front, lorsque l'ennemi lui-même n'est pas capable d'attaquer, le processus d'organisation de la défense est déjà considérablement plus complexe, car il est nécessaire de construire la défense sur un terrain non préparé. Cependant, dans ce cas, le passage à la défense corrige généralement la situation obtenue lors de la stabilisation du front et n'est lié à aucune sorte de manœuvre, nécessitant uniquement le regroupement des hommes et du matériel.

4. Le processus d'occupation et d'organisation de la défense est le plus complexe lorsque la nécessité d'assumer la défense se fait sentir lors de l'impossibilité de poursuivre l'offensive et lorsque cette offensive s'est éteinte après avoir rencontré les forces supérieures de l'ennemi et lorsque sa poursuite est tout à fait inopportune, suivant la situation stratégique globale.

Dans cette situation complexe :

a) Toutes les forces censées passer à la défense occupent une formation de combat offensive, avec la concentration inévitable pour la plus part d'entre elles sur une zone relativement étroite.

Ceci est totalement contraire au postulat de la défense et nous oblige à entreprendre un regroupement complexe.

b) Le front le long duquel se produit une situation qui nous oblige à assumer l'offensive ne correspond généralement pas à l'avant de la défense et doit être, en grande partie, modifié en reculant.

Évidemment, il serait erroné de construire la défense le long d'un front accidentel qui a été réalisé à un moment donné de l'offensive.

c) Assumer la défense est, pour l'essentiel, liée à une manœuvre de retrait et à la nécessité d'occuper d'abord la zone dans laquelle on doit se défendre.

Cela nécessite d'effectuer une manœuvre de retrait, qui est liée à la nécessité de se détacher de l'ennemi et de se couvrir contre lui, parfois dans des conditions assez difficiles, lorsque l'ennemi est passé aux opérations actives.

d) Enfin, dans ces conditions, il faut construire la défense sur un terrain totalement non préparé et le transformer en une zone de fortifications et d'obstacles difficile d'accès pour l'ennemi.

5. Toutes ces conditions transforment la prise en charge de la défense dans une situation où l'opération offensive a été interrompue, où une nouvelle offensive dans la direction donnée est impossible et, selon la situation stratégique globale, inopportune, en un processus complexe, ce qui nécessite une grande capacité d'organisation et de gros efforts de la part du commandement.

Ces conditions pour assumer la défense se distinguent nettement des conditions pour assumer l'offensive contre un ennemi arrêté. Nous organisons la formation opérative de percée depuis la profondeur, à l'approche de la zone de saut pour l'attaque, et sommes organisés pour cela, tout en étant relativement peu gênés par l'ennemi.

C'est une autre affaire lorsqu'il s'agit d'assumer la défense. Ici la formation opérative, qui doit assurer la défense, ne lui correspond en rien et appelle d'inévitables regroupements et retraits. Cette circonstance revêt une grande importance en tant qu'étape majeure précédant l'organisation de la défense elle-même.

2. Couvrir l'occupation de la défense

1. Dans des conditions aussi complexes, la première tâche du commandement de l'armée est de détacher les principales forces de l'ennemi et de les retirer rapidement vers la zone désignée pour la défense. Dans le même temps, il faut observer une surprise et une imprévisibilité totales.

Il faut organiser immédiatement la couverture du repli en répartissant les unités de couverture, qui constituent l'échelon avancé. Parce que l'échelon avancé, généralement, exécute sa tâche opérative dans l'intérêt de l'armée toute entière, sa répartition, son organisation et l'attribution de ses missions doivent être indiquées par l'armée. La cavalerie peut être affectée à l'échelon avancé, s'il y en a dans l'armée. Une seule division de cavalerie peut couvrir un front allant jusqu'à 15 kilomètres. Un corps de cavalerie, composé de trois divisions de cavalerie, peut couvrir un front de 50 kilomètres. Dans ce cas, le reste du front devrait être couvert par des détachements avancés, répartis parmi les troupes. Cependant, l'armée ne disposera pas de cavalerie dans tous les cas. L'échelon avancé sera alors entièrement constitué de détachements avancés de troupes.

Les détachements avancés, détachés du corps de fusiliers, doivent être constitués en moyenne d'un à trois bataillons, renforcés par des unités d'artillerie, de chars, de sapeurs et de produits chimiques. Il est opportun d'attacher de l'artillerie à longue portée à l'échelon avancé.

Il est conseillé de laisser les formations de chars dans les profondeurs de la zone avancée afin de lancer de brèves contre-attaques.

Les unités chimiques et du génie doivent être affectées en nombre nécessaire pour construire des obstacles et contaminer le terrain.

2. Le danger pour les détachements avancés individuels est toujours qu'ils soient détruits en détail. C'est pourquoi l'armée doit confier la ligne générale de la défense principale à l'échelon avancé, afin d'assurer la coopération des détachements avancés le long du front. Les

intervalles doivent être gardés sous observation et obstrués. Les détachements avancés ne doivent pas accepter d'engagement décisif, mais opérer au moyen d'une défense mobile.

Les détachements avancés sont directement subordonnés au corps dont ils ont été détachés.

Les périodes d'activité des détachements avancés doivent également être déterminées par l'armée, en fonction des conditions de la situation et du temps nécessaire à l'occupation et à la préparation de la défense. La tâche de l'échelon avancé est de ralentir l'arrivée de l'ennemi dans la zone défensive et de l'empêcher d'y arriver avant que la défense ne soit en mesure de faire face à l'attaque.

Selon les conditions indiquées ici, cette durée peut être mesurée entre 5 et 8 jour.

Plus il faudra de temps pour organiser la défense, plus il faudra tenir longtemps la zone avancée et plus l'échelon avancé sera fort et plus les obstacles seront denses.

L'échelon avancé doit être soutenu par l'aviation militaire, c'est ainsi que cette dernière doit être utilisée lors de l'approche de l'ennemi vers la zone défensive.

Des communications fiables doivent être organisées par fil, radio et avion. La collecte de messages pour les rapports doit être accélérée. Les communications avec les détachements avancés doivent être établies directement à partir du quartier général du corps. S'il y a un corps de cavalerie dans le détachement avancé, il doit être en relation directe avec le quartier général de l'armée.

3. L'organisation du retrait

La rapidité de la rupture avec l'ennemi et du retrait exigent l'émission immédiate d'ordres avant même l'adoption de l'ensemble de la décision d'organiser la défense.

Cette décision ne peut pas naître si vite et nécessite l'évaluation de toute une série de données : elle passe par un processus assez complexe.

Beaucoup de temps serait bien sûr perdu à organiser la retraite en attendant le moment où une telle décision serait prise. Il faut donc organiser le retrait avant la formulation complète de la décision. Cependant, comme il est nécessaire de replier ses forces sur la zone choisie pour la défense, il faut immédiatement définir ce qui suit :

- a) le front global de la zone de défense principale ;
- b) le nombre de divisions assignées à l'occupation de la zone de défense principale ;
- c) la disposition générale des divisions dans la zone de défense principale (où doit se trouver le principal groupe de forces) ;
- d) quel type de forces retirer derrière la zone de défense principale pour être stationnées en profondeur, sans encore prédéterminer leur disposition et leur mission spécifique.

Une fois cela décidé, on peut émettre l'ordre de retrait.

Les unités devront parfois faire 1 à 2 marches en arrière et pendant ce temps la décision de défendre sera complètement arrêtée. Au moment où les troupes commencent à s'approcher du front de défense, elles devront recevoir l'ordre de se défendre. En même temps, il sera souvent nécessaire de transmettre d'abord la mission au moyen d'ordres individuels aux corps appelés à occuper les secteurs défensifs les plus importants.

C'est donc au même moment que les troupes commencent leur retrait ; des travaux intensifs vont commencer au quartier général de l'armée pour élaborer un plan défensif.

4. Les fondements de la décision de se défendre

1. La décision de se défendre est multiple et variée d'après son contenu. A cet égard, elle est incomparablement plus complexe que la décision d'attaquer, qui est plutôt monolithique.

La décision de se défendre consiste dans la résolution de toute une série de principes totalement indépendants, selon leur contenu, comme, par exemple, l'organisation de la zone avancée, l'organisation de la zone défensive principale et de celle de la zone de défense principale dans son ensemble, la disposition des réserves et l'organisation des contre-attaques, etc.

Mais toutes ces questions sont étroitement liées. Leur résolution, dans l'ensemble, doit aboutir à un système défensif opératif unique et doit donc découler d'un *plan défensif* opération général servant de base pour en définir tous ses éléments constitutifs.

2. L'adoption de la décision de se défendre passe par un processus complexe, qui englobe la résolution séquentielle d'une quantité définie de questions.

Parce que cette décision envisage toute l'organisation, la construction et la conduite de l'opération, c'est-à-dire l'ensemble du *plan de défense*, il s'agit alors, dans son contenu, de *l'élaboration du plan de défense*.

Un aperçu approximatif de l'élaboration du plan de défense de l'armée est présenté sous la forme suivante :

L'évaluation de la situation

1. L'évaluation de l'ennemi
2. Compréhension de la tâche de défense
3. Calcul du temps pour la préparation de la défense
4. Calcul des hommes et du matériel pour la défense et de leurs possibilités
5. Évaluation du terrain et repérage des lignes de défense

Détermine le plan défensif

Déterminer l'objectif, les méthodes et le caractère de la défense, dans son ensemble.

Compte tenu des formes défensives pleinement développées :

1. Où, par quelles méthodes et avec quels hommes et matériels devons-nous repousser l'ennemi, afin d'écraser et d'arrêter son offensive.
2. Avec quelles forces et sur quels axes principaux lancer une contre-attaque contre l'ennemi, afin d'achever sa défaite et de rétablir la situation

Élaboration d'un plan de construction de la zone de défense de l'armée

1. Déterminer la profondeur et les zones de la zone de défense de l'armée
2. Déterminer le principal secteur défensif, le long du front et en profondeur
3. Déterminer le système des lignes de défense (la zone défensive principale, la seconde zone défensive, les positions d'aiguillage, la ligne arrière de l'armée et le système des lignes et zones antichars)

Élaboration d'un plan pour l'aménagement de la zone de défense de l'armée

1. Les tâches du renforcement du terrain par des ouvrages du génie
2. L'usage des armes chimiques (zones d'obstacle)

Déterminer la disposition des hommes et du matériel

1. La composition et la mission des unités de l'échelon avancé
2. Les missions et la disposition des hommes et du matériel dans la zone défensive principale
3. Les missions et la disposition des réserves dans la seconde zone défensive et dans la profondeur opérative

Élaborer les variantes de la contre-attaque

1. Déterminer les axes possibles pour les contre-attaques et les points de saut de leur déclenchement
2. Déterminer les variantes du groupe de forces pour la contre-attaque et calculer la concentration à la position de saut

Planifier l'opération défensive

1. Déterminer les étapes de l'opération défensive
2. Déterminer les tâches spéciales par étapes opératives (contre-préparation, manœuvre dans zone défensive principale et dans la profondeur opérative, manœuvre d'artillerie, emploi actif des armes chimiques et mesures de surprise et de déception)

Emploi de l'aviation

1. Les tâches générales de l'aviation et la distribution de ses ressources de vol
2. Les tâches locales de l'aviation par étapes opératives
3. L'emplacement des aérodromes de l'aviation

Élaboration d'un plan pour l'organisation de l'arrière

1. Calcul du matériel de ravitaillement et sa livraison
2. Déterminer un plan pour l'organisation de l'arrière et des livraisons (stations de ravitaillement, stations avancées de livraison et secteurs de livraison par chemin de terre)
3. La distribution du transport automobile
4. L'organisation de l'évacuation des blessés

Élaboration des mesures pour le soutien opératif de la défense

1. L'organisation de la défense anti-aérienne
2. L'organisation du renseignement
3. L'organisation du commandement et du contrôle (lieu des quartiers généraux et des postes de commandement)
4. L'organisation des communications
5. Un point central dans l'élaboration du plan défensif est la détermination du plan défensif

Par plan défensif, nous devons comprendre la base de la décision qui détermine le but, la méthode et le caractère de la défense dans son ensemble.

Le plan défensif est entièrement achevé lorsque la décision concernant la contre-attaque est résolue. Il convient toutefois de garder à l'esprit que des conditions défavorables, la nette supériorité de l'ennemi et le manque de forces peuvent nous contraindre à construire notre plan défensif sans compter sur la possibilité d'une contre-attaque et à devoir y renoncer, en utilisant les réserves de l'armée pour opposer des résistances successives.

Le plan défensif se résumera donc à une autre méthode et nature de sa conduite, se traduisant jusqu'au bout par une résistance successive et obstinée.

Parfois, la possibilité et l'opportunité d'une contre-attaque ne seront pas immédiatement et définitivement réalisées et resteront cachées. Le plan défensif nécessitera alors des variantes définies pour la conduite de la défense, en fonction des conditions de la situation opérative.

Par conséquent, la définition du plan défensif demande de la clarté sur les objectifs, les méthodes et le caractère de la défense, jetant ainsi les bases de la résolution de tous les problèmes individuels liés à son organisation et à sa conduite.

Sans détermination du plan défensif, son organisation et sa conduite ne peuvent être résolues de manière exhaustive et résolue.

5. L'évaluation de la situation

1. La détermination de l'idée de défense dépend de toute une série de conditions, qu'il convient d'étudier au préalable, comprenant l'évaluation de la situation.

Cinq facteurs principaux composent l'évaluation de la situation :

- a) l'ennemi ;
- b) la tâche défensive ;
- c) la durée de préparation de la défense ;
- d) les hommes et le matériel de la défense ;

e) le terrain et ses possibilités défensives.

Tous ces facteurs doivent être correctement compris, afin que l'idée de défense soit correctement résolue.

2. L'évaluation de l'ennemi est d'une extrême importance.

C'est nettement plus complexe en défense qu'en attaque.

Dans l'offensive, en général, nous avons devant nous l'ennemi tout entier et dans un état immobile. Nous pouvons toujours déterminer avec assez de précision la disposition des forces le long du front de défense. Ce n'est que dans le domaine opératif que la disposition et la concentration de nouvelles réserves présentent toujours certaines difficultés.

L'affaire en va autrement pour la défense. L'ennemi n'apparaît devant notre zone défensive dans toute la force de sa formation de combat qu'au dernier moment, lorsqu'il n'a plus le temps de déterminer la disposition de ses forces. L'ennemi est en mouvement avant cela, procédant à des regroupements et respectant toutes les conditions du secret. Cela nécessite un travail de renseignement très intensif et ininterrompu afin de découvrir la force et la disposition des forces concentrées de l'ennemi. Cependant, il ne suffit pas que le renseignement détermine la force et la disposition des forces concentrées pour l'offensive. Il est nécessaire de déterminer l'éventuel plan offensif de l'ennemi, car sans cela, la défensive ne peut être correctement organisée.

Un exemple en est le front sud-ouest de la Russie en 1917, pendant la guerre mondiale, où une évaluation incorrecte du plan d'attaque de l'ennemi au niveau stratégique a conduit à une situation dans laquelle toutes nos positions étaient mal érigées selon leur contour, face au sud-ouest, lorsque l'offensive a été lancée directement d'ouest en est. Il faut imaginer ce qui suit :

a) quels sont les objectifs de l'ennemi dans l'offensive (offensive à but décisif ou à but limité) et quelle tâche poursuit-il au niveau du front ;

b) où la principale attaque aura probablement lieu ;

c) le long de quel axe le développement de la percée est-il le plus probable.

Sans comprendre cette dernière question, il est fondamentalement impossible d'aborder délibérément l'organisation de la défense dans la profondeur opérative et de définir la disposition des réserves de l'armée.

3. Cependant, d'une certaine manière, l'évaluation du plan d'action possible de l'ennemi peut toujours trouver une solution correcte dans la défense. Il s'agit de déterminer l'axe de l'attaque principale.

Il existe bien entendu plusieurs axes d'attaque principale au niveau stratégique de l'ensemble du théâtre d'actions militaires, et il ne sera pas toujours possible de les déterminer à l'avance.

Il convient toutefois de mentionner qu'en février 1918, les renseignements britanniques sur le front français prédisaient avec assez d'exactitude que la prochaine grande percée allemande aurait lieu en Picardie, près de Saint-Quentin. En même temps, même la longueur du front d'attaque principal et le nombre de divisions qui devaient participer à l'offensive étaient déterminés. Comme on le sait, ces données issues d'une grande quantité de renseignement ont été pleinement confirmées en mars, même si à l'époque ni les commandants anglais ni les commandants français n'y attachaient la signification qui leur était due.

Cependant, au niveau de la défense de l'armée sur un front allant jusqu'à 100 kilomètres, il est toujours possible de déterminer avec une grande précision l'axe de l'attaque principale de l'offensive, car celui-ci est généralement prédéterminé par les conditions du terrain.

Le terrain le long d'un front de 100 kilomètres offre toujours des conditions bien précises pour lancer l'attaque principale.

En outre, notre théâtre occidental est tellement boisé que le long d'un front particulier, il n'offre généralement que des possibilités limitées à cet égard.

Il est plus difficile de déterminer l'axe de développement de la percée en profondeur. Ici, plusieurs variantes sont toujours possibles, qui sont résolues en fonction de l'objectif stratégique poursuivi par l'offensive. Seule une profonde analyse opérativo-stratégique des objectifs poursuivis par l'ennemi peut nous conduire à la solution correcte de ce problème.

C'est pourquoi un grand travail de créativité opérative, qui assigne des tâches très importantes et cruciales au personnel de la section du renseignement, est requis de la part du renseignement de la défense. Dans ce travail, une grande part de développement opératif est nécessaire, comme expression complète de la formation au sein de l'état-major. Il convient de garder à l'esprit que les conclusions erronées des services de renseignement sont lourdes de conséquences pour l'organisation de l'ensemble de la défense.

Ce fut le cas de l'organisation de la défense anglaise en Picardie au printemps 1918.

4. Parmi les autres facteurs à prendre en compte pour évaluer la situation :

a) La compréhension de la mission exige avec insistance qu'elle soit considérée non seulement au niveau de l'armée concernée, mais au niveau de l'ensemble du Front. Pour l'essentiel, la défense est un instrument au niveau de l'ensemble du Front stratégique, ayant pour fonction de soutenir la meilleure réalisation de la tâche principale dans une autre direction et d'immobiliser pendant ce temps le plus grand nombre de forces ennemies.

Il est nécessaire que la défense comprenne sa place et son rôle au niveau de l'ensemble de l'opération du Front. Seule cette compréhension confère à la défense son véritable sens et détermine l'essence de son idée.

Dans le même temps, si la défense est menée parallèlement à l'attaque principale, il est particulièrement important de comprendre les exigences qui lui sont imposées en ce qui concerne la sécurisation de la frontière et les méthodes d'opération le long de celle-ci.

b) Le terrain dans la zone défensive doit faire l'objet d'une évaluation opérative correcte, mettant en valeur les possibilités défensives et le système de lignes défensives. Sans entrer dans des détails tactiques excessifs, il convient cependant de s'impliquer dans l'évaluation tactique des lignes. Le terrain est un facteur très concret, qui est déterminé précisément par des qualités tactiques. La tâche est cependant que le niveau opératif embrasse tous les composants importants qui offrent une idée précise du système de lignes défensives suggéré par le terrain lui-même.

La première section [opérative de l'armée], en mettant en évidence ces lignes tout en évaluant le terrain, devrait immédiatement les inscrire sur une carte, donnant une image claire de leur contour et de leur nature.

c) Enfin, le calcul des hommes, du matériel et du temps, selon la situation, pour organiser la défense doit décider de ce que la défense peut faire, des tâches qu'elle peut s'assigner pour vaincre l'ennemi par une contre-attaque active, et à quelle profondeur peut-elle mettre un terme à son offensive. L'évaluation de ces facteurs conduit directement à la définition du plan défensif, de son objectif, de sa méthode et de son caractère.

6. Élaboration d'un plan d'aménagement de la zone de défense de l'armée

1. Lorsqu'à l'issue de l'évaluation de la situation et de la tâche assignée, le plan défensif sera défini et qu'il deviendra clair sur quelle base il repose, dans quel but, par quels moyens et par quel emploi des hommes et du matériel il sera mené, il sera possible de déterminer immédiatement le plan d'organisation de la zone de défense de l'armée.

Les éléments suivants seront déterminés consécutivement conformément à l'idée de l'opération :

a) *Les limites de la zone de défense de l'armée, dans son ensemble*, c'est-à-dire dans quel zone la tâche opérative doit être résolue dans son ensemble et quelle profondeur cette zone doit avoir. En grande partie, cela sera indiqué par le commandement supérieur du Front. Cependant, les cas ne sont pas exclus où des armées, opérant dans une direction distincte, détermineront cela elles-mêmes.

b) *Les zones de la zone de défense de l'armée*, leurs limites, leur profondeur et leur contour (la zone avancée, la zone principale, la zone opérative et la zone arrière).

c) *Le principal secteur défensif*, le long du front et en profondeur, conformément à l'axe le plus probable de l'attaque principale de l'ennemi. Tout comme l'offensive possède un axe d'attaque principal, la défense doit également déterminer son secteur principal, qu'elle oppose à l'attaque principale de l'attaquant. Il est bien évident que ce secteur principal sera plus densément occupé et plus puissamment fortifié.

d) L'emplacement et le contour de l'ensemble du système de positions et la nature de leur fortification (la zone défensive principale, les positions d'aiguillage, les zones et lignes antichar en profondeur et la ligne arrière de l'armée).

2. La zone défensive principale qui, en tant que première barrière immédiatement opposée à l'ennemi, est censée opposer une résistance acharnée et infliger les plus grandes pertes à l'attaquant, nécessite une sélection particulièrement soignée.

Les conditions opératives et tactiques influencent le choix de la zone opérative principale.

Ces dernières exigent que la forme du front de défense corresponde à la mission assignée à l'armée et à la position de ses voisins. Ceci est particulièrement important lorsqu'on assume la défense dans une direction particulière du front si, par exemple, la défense poursuit l'objectif de coincer l'ennemi attaquant et de le préparer à une attaque de flanc par une armée ou un groupe d'armées voisin.

Dans ce cas, les conditions opératives globales et l'interaction avec le voisin influenceront le choix du front de défense.

Si sur le théâtre des actions militaires il faut tenir une grande zone ayant une grande importance (stratégique, politique ou économique), sa situation déterminera alors toujours le choix du front de défense. Dans ce cas, une position suffisamment avancée du front de défense sera nécessaire, afin de sécuriser la cible défendue contre une menace immédiate.

Les conditions tactiques qui influencent le choix du front de défense dépendent entièrement des conditions du terrain, qui exigent une évaluation des plus minutieuse.

Le commandement de l'armée n'a pas le droit de renoncer à l'évaluation tactique de la limite avancée de la zone défensive principale et est obligé d'indiquer son front global. Naturellement, il faut s'efforcer de rendre le bord avancé le long des axes principaux inaccessible aux chars.

Il convient d'éviter la forme trop droite du bord avancé, car cela exclut la possibilité d'organiser des feux obliques.

Les courbures du front et la forme flanquante de ses secteurs offriront de grands avantages, mettant l'attaquant dans une condition difficile. C'est précisément au niveau opératif que ces avantages prennent toute leur importance.

Cependant, étant donné que la forme sinueuse du front de défense augmente inévitablement sa longueur et nécessite des forces importantes, il ne faut pas chercher à résoudre ce problème au détriment de la stabilité de la défense.

Dans le même temps, il faut garder à l'esprit que le rétrécissement de la longueur du front de défense, tout en préservant nos forces, crée le même genre d'avantages pour l'attaquant, lui permettant de concentrer fortement ses hommes et son matériel pour l'attaque.

C'est ainsi qu'évolua par exemple la situation pour les Allemands en 1918 le long du front français : en se repliant sur leurs positions arrière, ils raccourcirent leur front, tout en

offrant aux Alliés la possibilité de parvenir à une plus grande concentration d'hommes et de matériel pour l'attaque.

Ainsi, le choix même du bord avancé et la forme de son avant lui imposaient de grandes exigences opératives.

3. L'ensemble du système de fortification de la profondeur défensive doit être entièrement subordonné aux considérations opératives qui déterminent l'idée de la défense.

Si la zone défensive principale doit, d'une manière ou d'une autre, traverser l'ensemble du front défensif, alors les positions en profondeur ne couperont pas toujours de manière égale sur toute sa longueur le long du front. Pour l'essentiel, il n'y aura pas assez d'hommes et de matériel pour cela. Il n'y a pas non plus de nécessité immédiate pour cela.

Une condition décisive pour organiser en profondeur l'ensemble du système défensif est la détermination du secteur défensif principal, le long duquel est attendue l'attaque principale de l'attaquant.

Le secteur défensif principal doit être sillonné dans la profondeur de la zone principale par une deuxième zone défensive entièrement aménagée. La deuxième zone défensive peut ne pas être immédiatement continue sur le reste de la longueur, mais être constituée de grands centres de résistance individuels.

L'axe le plus probable de développement de l'attaque principale devrait être sillonné dans la zone de défense opérative par une série de zones antichar et être délimité sur les flancs par des lignes antichar d'aiguillage et en profondeur par la ligne arrière de l'armée.

Dans l'ensemble, cela devrait conduire à une situation dans laquelle les unités blindées ennemies, qui auraient pénétré dans la profondeur, tomberaient à chaque fois dans une poche antichar, où leurs actions seraient localisées et vaincues.

La ligne arrière de l'armée présentera, le long des secteurs restants dans la profondeur, une ligne brisée de positions individuelles préparées. Avec l'augmentation de la préparation des ingénieurs, cette ligne s'élargira progressivement. Toutefois, la plupart du temps, cela ne peut pas être réalisé immédiatement, en raison d'un manque de main-d'œuvre. Il faut donc décider très délibérément quelles positions en profondeur doivent être fortifiées en premier lieu.

Enfin, sur la base du plan défensif opératif, l'ensemble du système de fortification en profondeur doit créer des points de saut pratiques, cachés et couverts, pour les contre-attaques des réserves de l'armée le long des axes principaux prévus. A cet égard, des positions d'aiguillage en profondeur doivent être construites dans l'espoir de couvrir les principales zones de concentration des réserves de l'armée en vue d'une contre-attaque.

4. C'est pourquoi l'élaboration de tout un système d'organisation de la zone de défense de l'armée doit partir de l'idée opérative de la défense dans son ensemble.

L'ensemble du système d'organisation de la zone de défense de l'armée doit exprimer spécifiquement le plan défensif, tout en déterminant son organisation, son caractère et ses modalités de conduite.

Une grande part de sens opératif et beaucoup de détermination doivent être consacrés à l'organisation de la zone de défense de l'armée.

Il est bien clair qu'après avoir déterminé tout le système d'organisation de la zone de défense de l'armée et la disposition de ses fortifications, c'est-à-dire avoir compris où et selon quelles lignes la mission opérative sera résolue, dans l'ensemble, on peut alors déterminer intelligemment et délibérément la disposition de ses hommes et de son matériel.

Le système même de positions dans la zone défensive détermine, dans une large mesure, la manière dont les hommes et le matériel doivent être regroupés.

S'il s'avère, par exemple, que dans certains secteurs de la zone défensive, nous pouvons exploiter les puissantes qualités défensives du terrain ou réussir à construire des obstacles et des zones contaminées, cela se reflétera naturellement dans la disposition des hommes et du matériel, en les économisant, et dans la densité de tel ou tel secteur défensif. Toutefois, cela ne

signifie pas que les troupes puissent être liées à leurs positions dans la défense, car leur disposition globale est déterminée au même degré par l'idée de la défense et par la manière dont elle détermine le système d'organisation de la zone défensive de l'armée. En plus, la défense ne se fait pas, bien entendu, par les positions, mais par les défenseurs. Les positions les plus puissantes tombent facilement si elles sont mal ou peu défendues. Ainsi la répartition des hommes et du matériel est, en dernière analyse, à la base de la décision de se défendre, concluant l'exécution de son organisation.

7. La distribution des hommes et du matériel dans la défense

L'échelon principal

1. La majeure partie des hommes et du matériel de la défense, soit au moins les deux tiers de ses effectifs, occupera en règle générale la zone défensive principale, qui constitue le principal échelon défensif.

L'ensemble du front de défense ne sera jamais occupé de manière égale. La densité de la défense dépendra entièrement de l'importance opérative du secteur de défense donné. Le principal secteur défensif sera occupé le plus fortement, tandis que les secteurs défensifs secondaires seront occupés plus faiblement, ayant souvent le caractère d'une défense le long d'un large front.

Ainsi, la zone défensive principale de l'armée représentera une combinaison des types de défense les plus variés : un front étroit, un front normal et un front large, avec une plus ou moins grande profondeur correspondante de leur emplacement.

2. Le problème de la densité opérative de la défense moderne a été, dans l'ensemble, peu éclairé par la théorie, tout comme les problèmes de la défense au niveau opératif en général.

Une seule chose est claire, c'est que la norme de front en défense, qui est déterminée par tous les manuels modernes à 8-10-12 kilomètres par division, est sujette à des doutes croissants, car elle est trop grande et incapable d'assurer la stabilité défensive. En pratique, les Français attribuent six kilomètres et, au maximum, huit kilomètres par division dans leurs leçons et exercices.

Il convient également de garder à l'esprit que, d'après l'expérience de la guerre mondiale de 1914-1918, il était généralement considéré comme nécessaire de disposer de 1000 soldats par kilomètre de front défensif.

Observant depuis ce point de vue, un des auteurs français voit la raison de l'échec des Basques à Bilbao¹⁰ dans le fait qu'il y avait à peine 50.000 fantassins le long d'un front de 70 kilomètres, alors que les fortifications étaient généralement reconnues comme excellentes.

Les normes du front de défense pendant la guerre mondiale montraient la densité générale suivante :

Sur le théâtre occidental : a) les Allemands avaient une division pour 2,5-3 kilomètres de front le long des secteurs défensifs les plus importants ; b) les normes coïncident avec celles des Allemands.

Sur le front oriental la densité de la défense était nettement inférieure et se distinguait par son extrême diversité, en fonction de l'importance opérative du secteur défensif donné et des conditions du terrain.

Les Russes avaient une division par 9-10-15 kilomètres de front. Ils disposaient de 600 à 1500 baïonnettes et sept mitrailleuses par kilomètre de front.

Les Austro-allemands disposaient d'une seule division pour 12 à 14 kilomètres de front. Ils disposaient de 350 à 1000 baïonnettes et six mitrailleuses par kilomètre de front.

10 Note de l'éditeur. Isserson fait référence ici aux dernières étapes de la bataille de Bilbao, qui a eu lieu en juin 1937. Ici, les forces nationalistes du général Mola percèrent les défenses républicaines et les chassèrent du Pays basque.

En ce qui concerne la saturation de l'artillerie, les Allemands disposaient en moyenne de 20 batteries légères et de 10 batteries lourdes par division pour la défense, de 5 à 7 batteries légères par kilomètre pour les tirs de barrage et de 4 à 6 batteries lourdes à d'autres fins. Dans l'ensemble, les Français avaient la même saturation d'artillerie en défense.

Sur le front de l'Est, cette norme était nettement inférieure. Ici, les Allemands disposaient de 18 batteries (dont 12 légères et 6 lourdes) par division. Les Russes n'avaient en moyenne pas plus de 8 à 10 batteries par division (dont 2 à 4 étaient lourdes). Les Autrichiens disposaient de 12 batteries par division (ont quatre lourdes).

En général, la densité par kilomètre de front défensif était la suivante : 20 à 27 canons légers et 14 canons lourds sur le front occidental ; 3 à 5 canons légers et 1 à 1,5 canons lourds sur le front de l'Est.

3. Il faut reconnaître qu'étant donné les normes du front de défense exigées par les manuels de terrain, nous ne parvenons pas à atteindre la saturation de l'artillerie qui existait le long du front occidental pendant la guerre mondiale. Quant à la saturation de l'artillerie sur le front de l'est, elle est évidemment insuffisante dans les conditions modernes.

L'expérience, en particulier celle de la guerre d'Espagne, montre que pour la défense, il est nécessaire de disposer d'un minimum de 4 à 5 canons antichar par kilomètre de front. Cette norme à elle seule nous oblige à assigner à la défense un front ne dépassant pas huit kilomètres.

Cependant, pour calculer la densité de la défense, il faut désormais partir non seulement des normes de saturation de l'artillerie, mais également des normes de tir antichar.

Mais parce que cette norme de tir antichar est la norme minimale, si l'on prend en compte l'échelonnement des canons antichar dans la profondeur, il faudrait un minimum de huit par kilomètre ; il faut alors calculer un front de défense solidement tenu par une division de moins de huit kilomètres (environ six kilomètres).

Bien entendu, une densité défensive aussi élevée ne sera pas requise partout. Les divisions pourront occuper un front de défense plus important le long des secteurs individuels. A cet égard, il faut avoir à l'esprit trois types possibles de densité de défense – élevée, normale et faible – calculés à partir des seuls effectifs autorisés du corps, et en tenant compte du renforcement du corps avec l'artillerie de réserve du haut commandement, composée d'un régiment d'obusiers et d'un régiment de canons.

La densité défensive s'exprimera donc par les normes suivantes :

TYPES OF OPERATIONAL DENSITY IN THE DEFENSE

	High Density	Normal Density	Low Density
Length of the division's front	less than 8 km	8–12 km	more than 12 km
Length of the corps' front (three divisions)	20 km	30 km	40 km and more
Artillery saturation (the authorized artillery of a 3- division corps)			
Total guns	288	288	288
	126	126	126
Per kilometer of front	14	10	7
	6	4	3
Artillery saturation (by attaching a howitzer regiment and an artillery regiment from the High Command Reserve to a 3-division corps)			
Total guns	366	366	366
	204	204	204
Per kilometer of front	18	12	9
	10	7	5

Note: The total number of guns is shown in the numerator
and the number of heavy guns in the denominator.

Comme le montre ce tableau, même avec une densité élevée, la saturation de l'artillerie est à peine suffisante. Cependant, il faut garder à l'esprit que le calcul des canons par kilomètre de front en défense est généralement quelque peu formel. Le plan de tir de la défense est basé sur son regroupement le long d'approches définies. Si un corps de 3 divisions se défend le long d'un front de 20 kilomètres, alors le feu d'au moins les deux tiers de son artillerie peut être rassemblé le long d'un front de 8 à 10 kilomètres. Cela permettra, compte tenu d'une densité élevée, de donner jusqu'à 20 canons par kilomètres de front. Cependant, comme le feu peut être concentré dans des secteurs encore plus étroits dans les limites d'un front de 10 kilomètres, lors de la conduite d'un barrage d'artillerie le long d'approches individuelles, la densité de tir, en pratique, peut atteindre 25 canons par kilomètre de front à certaines périodes.

Lors du renforcement du corps avec l'artillerie de la réserve du haut commandement, cette norme peut se rapprocher des normes de saturation de l'artillerie le long du front occidental pendant la guerre mondiale.

4. Les trois types approximatifs de densité d'artillerie de la défense déterminent les combinaisons dans lesquelles, d'une manière ou d'une autre, en fonction de l'importance de chaque secteur défensif individuel, la répartition des hommes et du matériel est résolue dans la zone défensive principale.

Il faut s'efforcer d'occuper le principal secteur défensif avec une forte densité. Les axes secondaires peuvent être occupés avec une densité normale. Souvent, à l'intérieur du front de défense de l'armée, apparaissent des secteurs le long desquels une attaque de forces plus puissantes est peu probable, en raison des conditions du terrain. De tels secteurs permettent leur occupation avec une faible densité, sur la base d'une défense large.

5. Il est extrêmement important de répartir correctement les secteurs de la zone défensive principale entre les divisions et les corps. Il faut placer une formation comme le corps d'armée le long d'un secteur qui représente *un ensemble opératif selon sa signification opérative, l'axe qu'il intercepte et les conditions du terrain*. Seule cette condition garantira l'unification de tous les efforts du corps d'armée pour résoudre une seule tâche défensive locale organiquement liée. Ignorer cette condition peut rendre la conduite organisée de

l'engagement beaucoup plus difficile, en plaçant le commandement, le contrôle et la coordination des moyens de lutte dans des conditions très difficiles dans l'enceinte du corps. Plus les combats se déroulent en profondeur (ce qui est inévitable dans son développement), plus le corps d'armée sera obligé de s'engager selon des axes différents par leur importance et les conditions du terrain.

En dernière analyse, cela peut conduire à une situation dans laquelle les activités du corps s'avèreraient complètement déconnectées.

Il importe donc tout d'abord de déterminer les secteurs défensifs des corps d'armée, de les étudier scrupuleusement du point de vue des conditions du terrain et de l'importance des axes qu'ils interceptent.

Ce n'est qu'à la suite d'une telle étude que les secteurs défensifs et leur longueur seront déterminés.

La nécessité ou non de réunir deux ou trois (et dans de rares cas, quatre) divisions sous un seul corps d'armée dans la zone défensive principale dépendra entièrement de la longueur qui définit le secteur donné comme un axe connecté opérativement.

Ainsi, les corps d'armée en défense peuvent placer sous leur contrôle 2 à 4 divisions dans la zone défensive principale, en fonction de la longueur et de l'importance de leur secteur.

6. L'artillerie de renfort, si elle est rattachée à l'armée, doit être subordonnée aux corps d'armée occupant le secteur défensif principal. En ce qui concerne les formations blindées indépendantes, il n'est opportun de les attacher aux corps d'armée le long du secteur défensif principal que dans le cas où nous envisagerions de conserver à tout prix le secteur défensif principal et d'y concentrer tous nos efforts. Seule l'absence d'une nette supériorité des forces de l'attaquant permettra de compter sur cela.

Les réserves du corps d'armée seront, pour l'essentiel, constituées de régiments indépendants, répartis parmi les divisions de l'échelon principal et situés le long de positions intermédiaires dans la zone de défense principale, entre la zone défensive principale et la deuxième zone défensive.

Dans des cas particuliers, le corps d'armée peut disposer le long du secteur de défense principal d'une division de deuxième échelon en réserve, située dans la deuxième zone défensive.

Dans ce cas, le corps d'armée combat dans toute la profondeur de la zone défensive principale et comprend au sein de sa formation de combat deux échelons : un principal et un deuxième.

Le quartier général du corps d'armée doit être situé dans les zones antichar, sous le couvert des positions d'aiguillage, ou dans la deuxième zone défensive, bien qu'en dehors des axes que nous envisageons d'utiliser pour les manœuvres à l'intérieur de la zone défensive principale. Les limites entre les corps d'armée doivent être étendues aussi loin que la limite avant de la zone avancée, et en profondeur jusqu'à la deuxième zone défensive incluse.

Si l'on envisage de mener une défense en la retirant successivement en profondeur jusqu'à la ligne arrière de l'armée, les limites entre les corps d'armée doivent immédiatement s'étendre sur toute la profondeur de la zone défensive de l'armée. Cela dépend aussi de l'idée opérative de la défense. Selon leur forme, les limites doivent refléter l'idée de la défense en ce qui concerne la manœuvre dans la profondeur de ce groupe de forces, que l'échelon principal doit assumer en se repliant, de manière à attirer l'attaquant dans une poche et, tout en s'appuyant sur des positions d'aiguillage dans la zone défensive opérative, pour assurer une position de départ favorable pour la contre-attaque.

Le deuxième échelon défensif

1. Le deuxième échelon défensif, bien qu'il ferme la zone de défense principale avec son groupe de forces, est cependant un facteur d'importance opérative, car il est appelé dans les conditions modernes à lutter simultanément avec l'échelon principal contre les chars ennemis

qui ont percé, interdisant leur entrée dans la profondeur opérative de la défense. Mais ce n'est qu'une des tâches du deuxième échelon, qui, indépendamment ou avec l'échelon de réserve (la réserve de l'armée), constitue le groupe de choc chargé de lancer des contre-attaques lors des combats dans la zone de défense principale.

Comme indiqué, le deuxième échelon se compose de 2 à 3 divisions, réparties en groupes individuels dans la deuxième zone défensive.

Les divisions du deuxième échelon peuvent être subordonnées aux corps d'armée occupant la zone défensive principale, ou rester subordonnées à l'armée.

2. Si une division du deuxième échelon le long d'un axe donné ne peut être employée que dans ses limites et, à cet égard, peut se voir confier une mission précise, il est alors opportun de la subordonner au corps défendant cet axe.

Si une division de deuxième échelon traverse l'axe le plus important du développement probable de la percée en profondeur et, à cet égard, revêt une importance opérative au niveau de l'armée, il est alors nécessaire de la laisser subordonnée à l'armée, parce que le commandant de l'armée doit unifier directement les combats contre l'échelon de développement du succès, sans pour autant détourner les commandants de corps d'armée de l'exécution de leur tâche directe dans la zone défensive principale.

Si une division du deuxième échelon se trouve derrière les limites de deux corps d'armée en prévision d'être employée le long du secteur de l'un ou l'autre d'entre eux et ne peut pas immédiatement avoir une importance opérative certaine, il convient également de la subordonner à l'armée.

Les divisions du deuxième échelon, situées le long d'un secteur défini dans la deuxième zone défensive, peuvent, avec une intention opérative égale, être réunies sous le contrôle du corps d'armée. Dans ce cas, le deuxième échelon peut contenir non pas des divisions individuelles, mais plutôt un corps qui unit les combats dans la profondeur de la zone de défense principale dans la seconde zone principale. Cela est possible, étant donné l'organisation opportune d'une puissante résistance le long de l'axe le plus probable, pour le développement de la percée. Dans ce cas, il ne faut cependant pas mettre en réserve l'artillerie du corps d'armée du deuxième échelon, mais renforcer l'échelon de défense principal avec cette artillerie.

3. Les limites de flanc ne sont pas attribuées aux divisions et aux corps d'armée de deuxième échelon sous contrôle de l'armée. Le domaine de leur responsabilité pour le renforcement d'un secteur défini de la deuxième zone défensive est indiqué par la longueur de ce secteur le long du front et par l'attribution de la tâche dans son ensemble.

L'emploi des divisions du deuxième échelon dans les combats dans la zone principale doit nécessiter :

- a) le lancement d'une contre-attaque ; dans ce cas, les axes possibles et les zones de barrage sont indiqués, ou
- b) l'occupation des positions d'aiguillage importantes, afin de localiser la percée de l'ennemi dans les limites de la zone défensive principale.

L'échelon défensif de réserve

1. L'échelon défensif de réserve comprend la réserve de l'armée, destinée à combattre dans la zone de défense opérative, si l'ennemi parvient à y pénétrer, et à lancer des contre-attaques décisives depuis les profondeurs. A cet égard, il comprend pour l'essentiel le groupe de choc de l'armée ainsi que le deuxième échelon défensif. A cette époque, il sera souvent renforcé par des réserves de front.

L'échelon de réserve de l'armée se compose de divisions individuelles (jusqu'à 2 ou 3), de toutes les formations très mobiles de l'armée (chars et cavalerie), d'une réserve d'artillerie mobile (notamment antichar) et d'unités et chimiques et du génie.

2. L'échelon de réserve de l'armée est stationné sous le couvert de la deuxième zone défensive de la zone de défense opérative, hors de portée des forces terrestres ennemies qui

attaquent la zone défensive principale, à une distance de 25 à 50 kilomètres de la limite avant de la défense.

La profondeur de l'emplacement et la disposition des forces de réserve dépendent entièrement de l'idée opérative de la défense.

Si l'on peut compter sur la localisation de la percée ennemie dans les limites de la zone défensive principale et sur l'apparition très rapide d'une situation de contre-attaque, il convient de stationner plus près les unités de l'échelon de réserve. Si, par contre, l'ennemi dispose d'une grande supériorité en hommes et en matériel et que toutes les données indiquent une bataille acharnée et prolongée, avec un possible déplacement des activités vers la profondeur, les unités de l'échelon de réserve doivent être stationnées plus loin, afin qu'elles ne soient pas entraînées dans les combats au cours de la bataille avant de pouvoir être employées aux fins pour lesquelles elles ont été assignées.

3. En confiant des tâches aux unités de l'échelon de réserve, il convient de garder à l'esprit quatre instructions requises :

- a) quelles positions doivent être renforcées dans la zone de défense opérative ;
- b) dans quelle zone la position intermédiaire cachée doit-elle être occupée – à la fin des travaux du génie ou au début de l'attaque ennemie ;
- c) quelles positions doivent être occupées lors de la percée des unités blindées ennemies dans la zone défensive opérative, et comment cette percée doit être localisée.

Dans le même temps, la tâche des unités blindées de l'échelon de réserve est d'être particulièrement actives dans l'attaque des chars ennemis qui ont percé.

- d) selon quels axes envisageons-nous de lancer une contre-attaque et dans quelles zones occupons-nous une position de saut pour cela.

8. La contre-attaque dans l'opération défensive

1. Le problème de la contre-attaque est le plus complexe de l'opération défensive. Sa résolution dépend d'un grand nombre de conditions et mûrit au cours du processus de développement de l'opération, comme sa conclusion active. Seule la contre-attaque donne des formes développées à la défense et la conclut par un acte organiquement inhérent à sa nature.

Clausewitz déclarait ce qui suit à propos du rôle de la contre-attaque dans la défense : « La transition vers une attaque de représailles doit être conçue comme une tendance de la défense, et donc comme une de ses composantes importante », « Lorsque le défenseur a obtenu des avantages importants, la défense a rempli sa tâche et doit, en utilisant les avantages acquis, rembourser, coup pour coup, s'il ne veut pas rencontrer sa perte inévitable », « La transition rapide et puissante vers l'offensive est l'épée éclatante de la vengeance et constitue le moment le plus brillant de la défense ».

La prévision et la réalisation de ce moment défensif brillant devraient être la préoccupation particulière du commandement de l'armée, ce qui exige de sa part une prévision opérative très approfondie et une vision claire de l'ensemble des perspectives de l'opération défensive à venir.

2. Les contre-attaques défensives peuvent être menées dans les conditions les plus diverses de la situation et dans des buts différents.

Il faut distinguer les trois cas typiques suivants de contre-attaque :

- a) lorsque l'ennemi a rompu la ligne le long d'un secteur particulier qui, dans l'ensemble, devait être tenu, une contre-attaque est nécessaire pour détruire l'ennemi qui a percé et conserver sa position.

Dans ce cas, la contre-attaque est de nature locale et vise à *maintenir sa position*.

Souvent, une telle contre-attaque sera menée uniquement par les réserves du corps d'armée (en particulier si le corps d'armée dispose d'une division de deuxième échelon). Toutefois, cela

n'exclut pas les cas où les réserves de l'armée seront engagées pour l'exécuter et où l'armée elle-même prendra le commandement de la contre-attaque.

b) lorsque l'ennemi a obtenu un succès majeur et menace la position de la défense dans son ensemble, une contre-attaque est nécessaire pour repousser la menace imminente et rétablir la situation. Cette contre-attaque remplit déjà sa mission dans l'intérêt de l'armée tout entière et est menée par les réserves de l'armée sous le contrôle direct de l'armée. Cependant, elle n'est pas encore liée au déplacement complet de l'initiative vers la défense et ne constitue qu'une attaque forcée en représailles contre une menace ennemie.

c) enfin, lorsque l'ennemi sera épuisé et que son offensive aura été stoppée, la contre-attaque sera la conclusion décisive de sa défaite. Une telle contre-attaque est menée par toutes les réserves militaires disponibles, poursuit l'objectif décisif de vaincre l'ennemi et remet l'initiative des combats entre les mains de la défense.

Cette contre-attaque exprime sa vocation défensive.

3. La contre-attaque dans la défense, entreprise dans l'intérêt de l'armée tout entière, ne doit pas être une manifestation isolée d'activité, mais plutôt une attaque décisive, par laquelle l'ennemi, déjà épuisé et affaibli par ses pertes, se voit infliger une défaite définitive. L'activité opérative de la défense s'exprime dans la réalisation de cet acte. Il convient de tracer une frontière nette entre l'activité opérative et l'activité tactique.

On peut accompagner toute la conduite de la défense de tout un système de contre-attaques locales, tout en manifestant à cet égard l'activité tactique la plus fervente, mais sans toutefois rendre la défense active au niveau opératif, si on ne la conclut pas par une contre-attaque décisive dans le but d'infliger une défaite définitive à l'ennemi.

On peut, en revanche, conduire la défense sur la base d'une résistance tactiquement passive la plus obstinée et la plus cohérente, mais néanmoins rendre la défense active au niveau opératif, si on la termine par une contre-attaque décisive, qui couronne la défaite d'un ennemi qui a déjà épuisé ses forces.

La contre-attaque dans l'opération défensive est une entreprise opérative majeure et décisive.

Il faut évaluer si la situation est mûre ou non pour la réaliser ; mais une fois qu'on l'a décidé, la mener à bien fermement jusqu'au bout.

A cet égard, la contre-attaque opérative prend des formes incomparablement plus décisives, poursuit des objectifs plus décisifs et entraîne des conséquences plus décisives que les contre-attaques tactiques.

Ces dernières poursuivent toujours des *objectifs locaux et ponctuels* ; elles sont menées pendant une courte période de temps et ne peuvent pas avoir des conséquences aussi décisives, car même lorsqu'elles échouent, elles laissent encore de nombreuses autres possibilités de combat entre les mains des commandants.

Une contre-attaque, menée au niveau de l'armée, devient elle-même une *opération locale*. Toutes les réserves disponibles sont mobilisées pour l'accomplir : elle occupe toute une période de temps et poursuit des objectifs décisifs, de la réalisation desquels dépend le sort même de l'opération défensive dans son ensemble. En jetant toutes ses réserves dans la contre-attaque, l'armée épuise toutes ses possibilités et ne dispose plus d'aucun moyen pour mener la lutte si la contre-attaque échoue.

C'est pourquoi la décision de lancer une contre-attaque est l'un des moments les plus cruciaux pour le commandement de l'armée, exigeant de sa part une compréhension claire de la situation qui évolue et une grande dose de résolution.

4. La formulation de la question de la contre-attaque dans la défense contient souvent beaucoup de romantisme et de bravade, lorsque l'activité défensive est comprise comme la rencontre obligatoire de la force de percée ennemie avec une attaque offensive immédiate.

Compte tenu de cette ligne de conduite en défense, on peut très vite épuiser toutes ses réserves et, n'ayant rien obtenu, perdre toute opportunité de poursuivre le combat.

La première et principale tâche de la défense est d'écraser et d'arrêter l'offensive ennemie. Ceci est essentiellement réalisé par une résistance obstinée et consécutive, qui épuise les forces physiques et morales de l'ennemi. *En règle générale, ce n'est qu'une fois l'offensive ennemie épuisée et stoppée que la situation se prête à une contre-attaque.* Pendant que l'ennemi continue d'attaquer et n'a pas encore épuisé ses réserves, la division en défense, ayant occupé une position préparée en profondeur (une position d'aiguillage ou dans la deuxième zone défensive), et tout en repoussant les attaques par son feu, jouera un rôle incomparablement plus important que le passage à une contre-attaque, qui va inévitablement disparaître rapidement, faute d'avoir obtenu le moindre résultat substantiel.

L'affirmation de l'auteur français Bouchacourt¹¹ fait indubitablement sens lorsqu'il déclare : « Les contre-attaques pendant la guerre mondiale ressemblaient souvent à un baquet d'eau versé sur les flammes d'un incendie. Seul un éclair momentané se produisait, l'eau s'évaporait en un instant et le feu continuait de brûler ».

L'évaluation de la situation mûre pour la contre-attaque est donc l'une des responsabilités les plus cruciales de l'état-major de l'armée lors du développement de l'opération défensive. Il est nécessaire de déterminer correctement quand le moment est venu de lancer une contre-attaque.

Se dépêcher de riposter, alors que la situation n'est pas encore mûre, signifie souvent épuiser prématurément toutes les possibilités de poursuivre la lutte, alors qu'elle est encore en cours et n'a pas atteint son point culminant. Cela peut souvent mettre l'ensemble de la défense sous la menace d'une défaite totale. Manquer le moment de la contre-attaque et tarder à la lancer signifie, dans le meilleur des cas, se vouer à un épuisement passif et parfois à une défaite totale.

5. La situation d'une contre-attaque peut évoluer dans différentes conditions, en fonction du rapport de forces et du déroulement global de l'opération.

Plus l'ennemi est faible et plus vite son offensive sera stoppée, plus rapidement le moment de la contre-attaque mûrira. Dans ces conditions, elle sera souvent possible dès les limites de la zone défensive principale.

Si l'ennemi jouit d'une forte supériorité et engage de nouvelles réserves dans l'attaque, le moment de la contre-attaque sera inévitablement reporté.

Si l'on ne parvient pas à contenir l'offensive ennemie dans l'enceinte de la zone principale et que la défense est repoussée dans la profondeur opérative, il faudra organiser la contre-attaque dans la zone opérative en utilisant ses lignes d'aiguillage.

Dans ce cas, ce n'est pas la perte de territoire qui détermine l'issue de la défense, mais l'épuisement de l'offensive en grande profondeur et la rétention des forces pour une attaque finale. La zone défensive profonde de l'armée permet tout à fait d'accomplir cette tâche, tout en démontrant sa supériorité sur la défense linéaire.

Il existe des cas où une contre-attaque deviendra possible dans des conditions dans lesquelles l'offensive ennemie n'a pas encore été stoppée et où le retrait prévu vers un secteur défensif ou un autre créera des conditions favorables pour une attaque de flanc immédiate et décisive.

Ainsi, les conditions d'une contre-attaque peuvent varier considérablement, en fonction entièrement du déroulement de l'opération et de l'évolution de la situation.

Ces conditions ne peuvent pas être prévues dans leur intégralité. Mais dans l'ensemble, leur apparition devrait être prévue par le plan défensif et par l'ensemble du système d'organisation de la zone défensive de l'armée. C'est précisément en profondeur que l'ensemble du système défensif doit prédéterminer comment et selon quels axes l'offensive ennemie va se briser et dans quelles conditions elle sera placée afin que la contre-attaque soit soutenue dans les conditions les plus favorables.

11 Note de l'éditeur. Bouchacourt est un écrivain militaire français actif dans l'entre-deux-guerres.

Dans la lutte pour la réalisation de ces conditions réside l'art de mener une opération défensive.

6. Le type de variations de contre-attaque à prévoir dépendra du plan opératif défensif. On ne peut jamais réduire le problème de la contre-attaque préalable à une seule sorte de décision. Des variantes seront inévitables. Toutefois, cela ne signifie pas que l'on puisse compter sur leur réalisation, comme on l'avait supposé. Certaines déviations seront toujours inévitables. Cependant, l'importance des variantes élaborées réside dans le fait qu'elles prévoient les situations les plus typiques pour une contre-attaque, déterminées par l'idée de la défense et le système de son organisation. Sur la base de ces variantes, tous les écarts individuels apparus, selon la situation, sera facilement résolu. Enfin, en déterminant la disposition des forces pour la contre-attaque et l'ordre de leur concentration dans la position de saut, des variantes élaborées créent des bases plus solides pour résoudre ces problèmes, en fonction de la situation.

Les variantes de contre-attaque doivent prévoir les éléments suivants :

- a) le but et la direction de la contre-attaque ;
- b) la composition du groupe de forces de choc ;
- c) la position de saut pour le contre-coup ;
- d) l'ordre de concentration au point de saut et le calcul du temps nécessaire pour cela ;
- e) l'interaction de la contre-attaque avec le principal échelon défensif.

Dans tous les cas, il faut s'efforcer de mener nos contre-attaques contre le flanc de la percée ennemie. Les lignes d'aiguillage en profondeur, qui débordent l'ennemi qui a percé, doivent pleinement le garantir. Cependant, la manœuvre du repli des troupes en profondeur doit également être entièrement subordonnée aux intérêts de la contre-attaque, tout en plaçant l'ennemi en situation de débordement et en le préparant à une attaque de flanc. A cet égard, l'interaction étroite de la contre-attaque avec les forces qui assurent la défense dans la zone principale sera toujours nécessaire.

7. Il faut garder à l'esprit qu'il est trop tard pour organiser une contre-attaque alors que la situation est déjà mûre. En prévision du développement de cette situation, les réserves de l'armée doivent être déplacées vers les zones de saut à l'avance pour la contre-attaque, afin qu'elles y soient déjà concentrées au moment où la situation aura mûri pour la contre-attaque. Autrement, le moment favorable sera manqué la plupart du temps.

Ainsi, l'état-major de l'armée doit comprendre l'évolution des événements et leurs perspectives immédiates. Il est nécessaire au cours de l'opération d'imaginer précisément quel type de situation pourrait survenir afin de résoudre à temps la question de la contre-attaque.

Le commandement de l'armée doit prendre personnellement en charge l'organisation et la conduite de la contre-attaque. Cette étape de l'opération défensive est pour elle la plus cruciale et la plus décisive.

Bien entendu, cela n'exclut pas la conduite active de la défense dans le cadre des divisions et corps d'armée et leur organisation, de leur propre initiative, d'une série de contre-attaques, selon la situation.

8. Compte tenu d'une situation favorable, de l'épuisement de l'ennemi et du développement réussi de la contre-attaque, cette dernière peut évoluer vers une contre-offensive générale sur tout le front, signifiant la prise de l'initiative stratégique et le passage de la défense à l'offensive.

9. L'emploi de l'aviation dans la défense

1. L'aviation dans la défense a un large champ d'activité. La concentration des hommes et du matériel ennemi face au front de défense et l'accumulation de ses formations de combat denses avant le début de l'offensive offrent des cibles nombreuses et attrayantes.

Cependant, les possibilités de défense de l'aviation seront toujours limitées, car elle sera généralement faible en force et l'ennemi sera plus fort, grâce à sa domination du ciel.

Ainsi, l'emploi de l'aviation dans la défense doit être très ciblé et il convient d'éviter toute forme de dispersion des efforts. Les missions doivent être limitées aux cibles les plus importantes le long des axes les plus importants et pendant les étapes les plus décisives du développement de l'opération.

Dans l'ensemble, tous les efforts de l'aviation militaire doivent être concentrés contre le personnel de l'attaquant, ses réserves, ses forces mécanisées et son artillerie.

L'aviation du Front doit se charger de la lutte contre l'aviation ennemie sur ses aérodromes, en attaquant les zones arrière profondes de l'attaquant et son système de ravitaillement ferroviaire.

2. Les principales tâches de l'aviation de l'armée dans la défense sont les suivantes :

a) défendre depuis les airs le principal secteur défensif, les réserves de l'armée et les dépôts avancés ;

b) retarder l'arrivée de l'ennemi sur le front défensif ;

c) opérer contre le déploiement de l'ennemi le long de l'axe de son attaque principale ;

d) combattre l'artillerie ennemie le long de l'axe principal ;

e) couper les réserves ennemies arrivant pour développer l'offensive ;

f) attaquer les unités mécanisées ennemies dans leurs positions de barrage et au moment où elles passent dans la brèche ;

g) attaquer les unités ennemies qui ont pénétré dans la profondeur opérative de la défense ;

h) couvrir la retraite des unités de l'échelon principal ;

i) soutenir la contre-attaque aérienne ;

j) combattre les soldats ennemis sur le champ de bataille, dans le but d'assurer la liberté d'action des forces en défense à des moments précis et décisifs de l'opération ;

k) reconnaître le groupe de forces ennemi et l'arrivée de nouvelles réserves.

La multiplicité et la variété des missions aériennes de défense nécessitent que le commandement de l'armée détermine délibérément les plus importantes d'entre elles, en fonction des conditions spécifiques de la situation apparues au cours du déroulement de l'opération.

3. La profondeur des activités de combat de l'aviation de l'armée dans la défense doit être insignifiante.

A partir du moment où l'ennemi s'approche de la limite avancée de la zone défensive principale, l'aviation de l'armée opérera sur une bande d'environ 20 à 25 kilomètres devant lui, c'est-à-dire la profondeur de la formation opérative de percée. Au début de l'offensive ennemie, cette profondeur diminuera constamment, se limitant finalement à la profondeur du champ de bataille. Cependant, les missions de l'aviation du Front doivent évoluer en conséquence.

La profondeur de la reconnaissance aérienne de l'armée doit s'étendre jusqu'aux points d'arrivée ferroviaires, c'est-à-dire à environ 50 à 60 kilomètres de la limite avancée de la zone défensive principale.

4. En accord avec le plan défensif, le commandement de l'armée doit déterminer au préalable à quelles étapes de l'opération défensive les efforts les plus importants seront demandés à l'aviation et, en conséquence, attribuer les tâches et répartir les ressources de vol. En même temps, afin de réaliser les tâches les plus importantes aux étapes décisives du développement de l'opération, par exemple, toute l'aviation disponible, tant l'aviation de

chasse que l'aviation de troupes, doivent être mobilisées pour repousser une percée des unités de chars ennemies. A ces moments-là, l'aviation du Front doit également apparaître au-dessus du champ de bataille à la demande du commandement de l'armée.

5. Tous les aérodromes de l'aviation de l'armée doivent être déplacés vers la zone arrière, couverts par la ligne arrière de l'armée et dispersés et cachés.

Il ne peut y avoir de pistes d'atterrissage, utilisées par l'aviation de l'armée et les chasseurs, qu'à l'intérieur des limites de la zone opérative. Elles doivent être couvertes par des zones anti-aériennes et des positions d'aiguillage.

Des aérodromes de réserve doivent être prévus dans une mesure suffisante, afin de donner à l'aviation de l'armée soumise à la pression aérienne de l'ennemi la possibilité de changer de base sans entrave.

10. Le développement de l'opération défensive

1. Le commandement de l'armée doit, dans l'ensemble, avoir une idée claire de l'évolution possible de l'opération défensive. Ce n'est qu'en procédant dans cette perspective que nous pourrons déterminer l'intensité de l'engagement à venir, les moyens matériels requis et les tâches spécifiques à chaque étape du développement de l'opération.

La planification de l'opération doit, dans son ensemble, révéler ces étapes : leur contenu, les éléments de lutte qui seront employées à une étape donnée et la méthode (le caractère) des activités. Le développement de l'opération défensive dans ses formes complètes peut être imaginé sous la forme des cinq étapes successives suivantes.

Chacune de ces étapes de l'opération défensive impose des exigences particulières au travail du commandement de l'armée.

THE DEVELOPMENT OF THE DEFENSIVE OPERATION

Operational Stage	Content of the Stages	Elements of Struggle	Nature of Activities
First Stage	Fighting in the forward defense zone.	Aviation. Forward detachments. Tank and cavalry formations. Obstacles.	Holding resistance and active attacks against the enemy's approaching columns.
Second Stage	Fighting in front of the forward edge of the main defensive zone.	Aviation. Artillery. Tank formations.	Counterpreparation. An artillery attack and strike against the enemy's deployment.
Third Stage	The struggle in the main defensive zone.	The main echelon's defensive system. The second defensive echelon's troops. The possible involvement of the reserve echelon's forces in shifting the decisive fighting to the main zone. Aviation.	Stubborn defense. A counterblow while localizing the breakthrough in the main zone.
Fourth Stage	The struggle in the operational defensive zone.	The reserve echelon's forces, in conjunction with the main echelon. Aviation.	The tank formations' struggle against the enemy's tanks that have broken through. A combination of stubborn defense in the rear army defensive zone with counterblows from behind the switch lines.
Fifth Stage	A counterblow for the purpose of destroying the enemy who has broken through and restoring the situation.	A shock group. Aviation.	A decisive offensive.

2. Bien que la lutte dans la zone avancée soit menée, pour l'essentiel, par des détachements avancés, détachés du corps de fusiliers de l'échelon principal, le commandement de l'armée doit, dans l'ensemble, contrôler ces combats. L'échelon avancé doit, en cas de nécessité, être renforcé par des équipements pour créer des obstacles ou contaminer la zone.

De grandes formations de chars peuvent être poussées vers l'avant dans la zone avancée pour effectuer des tâches spécifiques d'attaque des colonnes ennemies qui arrivent. Enfin, l'aviation de l'armée contre ces mêmes colonnes doit être délibérément contrôlée par le commandement de l'armée.

La tâche principale consiste à faire en sorte que l'ennemi n'ait pas la possibilité de s'approcher de la zone défensive principale avant que l'ensemble du système défensif ne soit préparé. L'état-major de l'armée est donc obligé de surveiller strictement le cours des événements dans la zone avancée. A part ça, à ce stade, un travail intensif de la part de tous les types de renseignement sera nécessaire, afin de recevoir en temps opportun des informations sur la force et la disposition des unités ennemies qui s'approchent.

3. L'étape de la lutte devant la limite avancée de la zone défensive principale acquiert aujourd'hui une importance particulièrement grande dans la formulation la plus large de la question d'une contre-préparation majeure. Dès la guerre mondiale, sur le front occidental, la contre-préparation de l'artillerie a donné dans de nombreux cas d'excellents résultats pour la défense.

Notre Manuel de terrain d'artillerie (partie II) précise que « la préparation de la contre-artillerie a pour tâche de déjouer l'attaque préparée par l'ennemi » (article 243). En soi, il s'agit là d'une tâche majeure. Dans les conditions modernes, elle peut être menée en faisant appel à d'autres moyens de lutte (aviation et chars) à un niveau opératif plus large. Une attaque d'artillerie concentrée et une frappe aérienne peuvent supprimer complètement un secteur donné de la formation de combat ennemie déjà déployée pour l'attaque. Dans certaines conditions, cette attaque d'artillerie et aérienne peut se conclure par un raid, c'est-à-dire une attaque d'une grande formation de chars à travers la pointe avant de la défense, ce qui peut conduire à la perturbation complète de la formation de combat de l'ennemi. Pour cela, il faut au moins une neutralisation temporaire de l'artillerie ennemie le long d'un secteur donné, qui peut être réalisé par l'aviation. Ainsi, la contre-préparation peut se transformer en une entreprise opérative majeure lors des combats devant la pointe avancée de la défense et avoir des résultats majeurs.

La contre-préparation, basée sur l'interaction de l'aviation, de l'artillerie et des chars, nécessite une organisation et un contrôle particuliers. En tant qu'entreprise à l'échelle opérative, menée le long du principal secteur défensif dans l'intérêt de l'armée tout entière, elle doit être directement contrôlée par le commandement de l'armée.

4. Le contrôle de la lutte dans la zone défensive principale relève principalement de la responsabilité des commandants de corps. Cependant, lorsque l'affaire atteint la deuxième zone défensive, le commandement de l'armée doit entrer directement dans la mêlée. Pour les forces de l'échelon principal, il ne s'agit que de défendre obstinément et de maintenir leurs positions jusqu'au bout. Cependant, les forces de l'échelon principal peuvent souvent être soumises à des tirs d'artillerie si destructeurs le long d'un certain secteur que leur occupation continue de la zone défensive principale peut les menacer d'une annihilation physique complète. Ceci, bien sûr, ne devrait pas être autorisée et le commandement de l'armée est obligé dans de tels cas d'autoriser un retrait dans la profondeur de la zone défensive principale.

Les manœuvres dans la zone principale et l'interaction des corps du premier échelon entre eux et avec les divisions du deuxième échelon doivent faire l'objet d'un contrôle constant de la part du commandement de l'armée. Si, selon le plan défensif, tous les efforts de combat sont transférées vers la zone défensive principale, cela nécessitera alors souvent l'arrivée des divisions du deuxième échelon sur place pour occuper les positions d'aiguillage, localiser la percée ennemie et préparer la contre-attaque. Tout cela doit se dérouler sur ordre du commandement de l'armée.

5. Cependant, en employant les réserves de l'armée pour combattre dans la zone défensive principale, il convient de rappeler que la tâche principale de ces réserves n'est pas la lutte pour la zone défensive principale, comme ce fut le cas pendant la guerre mondiale, mais la création d'une nouvelle résistance de feu en profondeur contre l'ennemi jusqu'à épuisement de ses forces.

Le succès de la défense dans les conditions de lutte dans la zone défensive en profondeur de l'armée ne doit en aucun cas être mesuré uniquement par la rétention de l'espace. Elle doit être mesurée à l'ampleur des pertes subies par l'ennemi, l'épuisement de sa force offensive et le maintien de ses propres forces. Le commandement de l'armée doit garder tout cela à l'esprit, tout en contrôlant le déroulement des combats dans la zone défensive principale. Conformément aux conditions de la situation, elle doit tenter de résoudre la question de l'emploi des réserves pendant les combats dans la zone défensive principale.

6. La lutte contre l'échelon d'exploitation de percée de l'ennemi doit être entièrement dirigée par le commandement de l'armée. Les commandants de corps de l'échelon principal ne doivent être distraits par rien en cas de percée des principales unités de chars à travers la zone défensive principale. Le commandement de l'armée doit organiser en temps opportun l'interception des unités blindées de percée dans la deuxième zone défensive et contrôler

directement leur rejet, en employant les divisions du deuxième échelon et les formations blindées de sa réserve.

Compte tenu de la présence d'un corps d'armée de deuxième échelon, la réalisation de cette tâche lui sera directement confiée.

En cas de percée des formations blindées ennemies dans la zone défensive opérative, le commandement de l'armée doit immédiatement organiser leur annihilation. En utilisant les zones antichar, en intervertissant les lignes antichar et la ligne arrière de l'armée, il faut d'abord localiser la zone occupée par les chars de percée, puis, tout en les gardant ainsi dans une poche antichar, organiser leur annihilation systématique par l'aviation., les formations de chars, la réserve mobile d'artillerie antichar et, pendant la nuit, par le détachement de l'infanterie spéciale de destruction.

7. Le déplacement de la lutte vers la profondeur opérative de la défense nécessitera une activité énergique et fébrile de la part du commandement de l'armée et toute une série de mesures d'organisation. Il faut garder à l'esprit qu'avec le retrait des forces vers la deuxième zone défensive et l'engagement de la deuxième division d'échelon en première ligne, la composition organisationnelle du corps changera inévitablement. Il faut s'efforcer de créer constamment une nouvelle réserve militaire pour soi-même. Si un secteur de la zone défensive principale est passif, une partie de l'échelon principal doit en être retirée et mise en réserve. Tout cela appelle des regroupements importants et parfois un inévitable mélange des forces. L'état-major de l'armée est obligé de résoudre avec précision toutes les frictions qui surviennent à ce moment-là et, dans toutes les conditions, d'essayer de créer l'ordre nécessaire dans la disposition des troupes. Ainsi, à mesure que l'opération défensive se développe et que les combats s'approfondissent, le travail du commandement de l'armée devient plus complexe et plus difficile, confronté à des exigences organisationnelles particulièrement élevées.

8. Enfin, comme cela a été démontré, l'organisation et la conduite de la contre-attaque devraient être entièrement prises en charge par le commandement de l'armée, élevant ainsi l'art de conduire l'opération défensive à un niveau élevé.

En fonction de l'idée opérative de la défense et du développement de l'opération, la situation de contre-attaque mûrira soit dans les limites de la zone défensive principale, soit dans la zone défensive opérative.

Dans tous les cas, le commandement de l'armée doit avant tout s'efforcer de localiser la percée ennemie.

Dans la zone principale, cela sera principalement réalisé en enveloppant la percée ennemie depuis les flancs par des positions d'aiguillage et dans la profondeur de la deuxième zone défensive. Ainsi l'ennemi sera piégé dans une poche et une contre-attaque deviendra possible contre l'un de ses flancs, selon la situation.

Pour l'essentiel, une telle contre-attaque dans la zone principale aura été prévue par des variantes élaborées et permettra au défenseur de concentrer un groupe de choc dans une force préalablement prévue de 3 à 4 divisions et unités de chars, compte tenu de la présence d'environ cinq divisions dans le second échelon et la réserve de l'armée.

La contre-attaque se déroulera dans des conditions incomparablement plus complexes dans la zone de défense opérative, c'est-à-dire en cas de chute de la deuxième zone défensive. Il convient de prévoir à l'avance le système d'organisation de la zone de défense de l'armée et la manière dont la percée de l'ennemi sera localisée dans la zone opérative. Le système des zones antichar, les positions d'aiguillage et la ligne arrière de l'armée doivent prédéterminer cela. Cependant, on ne peut jamais déterminer à l'avance dans quel type de groupement et dans quel effectif les troupes occuperont ces positions, car à ce moment une partie des réserves de l'armée peut être déjà employée et, dans le cas contraire, un certain nombre des divisions de l'échelon principal peuvent avoir été ramenées dans la réserve. Bien que certaines variantes de la contre-attaque doivent également être élaborées en déplaçant les combats

dans la zone opérative, le commandement de l'armée devra cependant faire preuve d'une initiative et d'une créativité incomparablement plus grandes dans leur mise en pratique. La première tâche consistera encore une fois à localiser la percée et à attirer l'ennemi dans la poche. Dans le même temps, le commandement de l'armée doit immédiatement créer une réserve à partir d'un groupe spécifique de divisions et la concentrer dans cette zone à partir de laquelle, selon la situation, il sera plus avantageux de couper toute la poche le long de sa base et contre l'un des flancs du groupe de percée ennemi.

Il convient de garder à l'esprit qu'à l'heure actuelle, les combats peuvent prendre des formes très complexes, car les divisions individuelles le long des secteurs de flanc de la zone de défense principale tiendront encore dans la deuxième zone de défense et éventuellement dans la zone de défense principale le long d'un axe secondaire.

Les tâches de ces forces devraient être confiées à une interaction définie avec la contre-attaque organisée en profondeur, qui prend à ce moment un caractère actif.

Dans certaines conditions de la situation, lorsque la percée ennemie dans la zone opérative est complètement localisée, ces saillants, restés dans la deuxième et la principale zone défensive, peuvent servir de têtes de pont de départ pour la contre-attaque, si elle mène directement sur le flanc principal du groupe de forces ennemi.

Un certain nombre de mesures prises par le commandement de l'armée pour organiser la contre-attaque consistent en outre à regrouper des renforts (artillerie et chars) et à organiser l'interaction avec l'aviation.

9. Le développement réussi de la contre-offensive, dont la tâche immédiate est d'infliger une défaite définitive à la percée ennemie et de restaurer complètement la position de la défense, peut se transformer en une contre-offensive générale, lorsque la défaite de l'ennemi permettra à toutes les forces de l'armée d'avancer au-delà des limites de la zone défensive principale. Cependant, en règle générale, il faudra pour cela renforcer l'armée avec de nouveaux hommes et matériels provenant des réserves du Front.

11. L'arrière dans l'opération défensive

1. Dans les conditions modernes, l'approvisionnement en matériel de l'armée dans une opération défensive ne réclame pas moins d'exigences que pour une opération offensive.

Comme nous l'avons déjà montré, les besoins quotidiens en matériel du génie nécessaire à la préparation de la zone de défense de l'armée sur un front allant jusqu'à 100 kilomètres sont mesurés à 2400 tonnes. Les besoins en munitions pour la défense seront énormes, car tout le système défensif repose sur le feu, en particulier sur le type le plus vorace : le barrage d'artillerie.

Durant les jours les plus intenses, la demande de munitions peut s'exprimer en 2 à 2,5 charges de combat d'artillerie à canon et pas moins de trois charges de combat d'artillerie plongeante et lourde, nécessitant ainsi l'accumulation préalable de munitions.

La demande d'équipements chimiques pour leur utilisation dans la zone avancée et devant la pointe avant atteint également 1000 à 1500 tonnes.

En conséquence, les besoins quotidiens d'une armée de 12 divisions de fusiliers dans une opération défensive (compte tenu de la livraison quotidienne de la moitié de la charge de combat) atteignent 8000 tonnes. Dans le même temps, il convient de garder à l'esprit que pendant la période préparatoire de l'opération, lorsqu'il sera nécessaire d'accumuler des munitions au préalable, cette norme augmentera.

Le travail intensif de l'arrière et de l'ensemble du système de livraison dans ces conditions est inévitable dans une opération défensive.

2. Dans le cadre de l'opération défensive, la livraison du ravitaillement ferroviaire peut s'effectuer jusqu'à la ligne arrière de l'armée, c'est-à-dire à une distance allant jusqu'à 50 kilomètres de la limite avant de la zone défensive principale.

Cependant, il ne faut pas oublier que les combats de défense peuvent s'étendre sur toute la profondeur de la zone défensive de l'armée, jusqu'à la ligne arrière de l'armée, sans exclure la possibilité d'une pénétration par des unités blindées ennemies individuelles.

Dans ces conditions, la localisation des dépôts avancés le long de la ligne arrière de l'armée n'assure pas leur sécurité, ni aérienne ni terrestre.

Par conséquent, le déploiement des stations de ravitaillement et des dépôts avancés doit être déplacé jusqu'à une distance de 50 kilomètres de la ligne arrière de l'armée dans le cadre de l'opération défensive, c'est-à-dire à une distance allant jusqu'à 100 kilomètres de la zone défensive principale.

Pendant que les combats se déroulent à l'intérieur de la zone de défense principale, le transport ferroviaire depuis le poste de ravitaillement jusqu'à la ligne arrière de l'armée peut être effectué par des unités mobiles individuelles.

Ainsi, le plan d'organisation de l'arrière dans l'opération défensive doit, outre les stations de ravitaillement situées à une profondeur allant jusqu'à 100 kilomètres, prévoir des gares ferroviaires déplacées jusqu'à la ligne arrière de l'armée. Cette particularité de l'organisation de l'approvisionnement ferroviaire dans l'opération défensive découle des conditions de conduite de la défense dans la zone en profondeur de l'armée. Toutefois, des secteurs de chemins de terre doivent être déployés à partir des principales stations de ravitaillement et en passant par les gares ferroviaires. Dans le même temps, le Front doit offrir à l'armée une base plus large.

3. L'approvisionnement par chemins de terre dans le cadre de l'opération défensive fonctionne dans des conditions normales tant que les combats se déroulent dans la zone défensive principale. Lors de la percée des unités de chars ennemies dans la zone défensive opérative, l'acheminement des fournitures le long des principales routes des secteurs de chemins de terre peut être perturbé. Ainsi, il convient de prévoir des itinéraires auxiliaires, menant par des détours aux forces de l'échelon principal, le long de l'axe de développement probable de la percée ennemie. Ils doivent être couverts par les lignes d'aiguillage de la zone défensive opérative et assurer la sécurité de la livraison en cas de percée des unités blindées ennemies à travers la deuxième zone défensive.

Durant la période préparatoire de l'opération défensive, des munitions à l'échelle d'une à deux charges de combat, selon l'intensité de tir attendue, doivent être accumulées et dispersées dans la profondeur de la deuxième zone défensive dans les zones antichar et sous le couvert des positions d'aiguillage de la zone défensive principale. Elles ne doivent en aucun cas être concentrées dans les secteurs de la deuxième zone défensive, à travers lesquels se situe probablement l'axe de développement de la percée ennemie.

4. Des mesures spéciales de protection et de sécurité doivent être adoptées dans la zone défensive arrière. Il faut toujours tenir compte de la possibilité d'une percée des unités blindées ennemies à travers la ligne arrière de l'armée et de la possibilité d'un atterrissage aéroporté et d'attaques de diversion. La protection de la zone arrière doit être prévue par des mesures spéciales, qui consistent à organiser la défense immédiate des objectifs importants et à former des détachements motorisés individuels pour détruire les groupes de diversion. Ces mesures doivent être principalement mises en œuvre par les forces des unités arrière.

Dans l'éventualité d'une menace particulière, des unités individuelles des forces de réserve devront être détachées en zone arrière.

Cela sera particulièrement nécessaire dans le cas d'un atterrissage aéroporté ennemi. Il convient de garder à l'esprit qu'en règle générale, les conditions d'organisation de la zone défensive opérative, constituée de tout un système de fortifications et occupée par les réserves de l'armée, excluent la possibilité d'un débarquement aéroporté dans son enceinte. Si cette

dernière est utilisée, le débarquement de l'ennemi s'effectuera en grande partie dans les limites de la zone défensive arrière. Cela nécessitera l'organisation dans cette dernière d'un système spécial d'observation et d'alerte et le maintien d'une réserve mobile spéciale, prête à des opérations décisives et actives.

12. Défense anti-aérienne

1. La défense anti-aérienne de la zone défensive de l'armée acquiert une importance particulièrement importante. Il a déjà été démontré que l'aviation joue un rôle extrêmement important dans la suppression des forces de défense.

Compte tenu du nombre limité d'artillerie anti-aérienne, il est nécessaire d'éviter leur dispersion. Toutes les armes anti-aériennes doivent être concentrées pour couvrir des sites spécifiques et très importants, dont la détermination constitue une tâche particulière du commandement de l'armée.

Des centres anti-aériens individuels, garantissant une couverture aérienne sûre et fiable, doivent être organisés dans la zone défensive de l'armée.

Ces centres devraient adopter les éléments suivants :

- a) les centres de résistance les plus importants dans la zone défensive principale ;
- b) la zone de position des grands groupes d'artillerie ;
- c) un secteur important de la deuxième zone défensive, à travers lequel se situe l'axe probable de développement de la percée ennemie ;
- d) les principales zones antichar dans la zone défensive opérationnelle ;
- e) l'emplacement des réserves de l'armée et du quartier général de l'armée ;
- f) les zones de barrage pour le contre-coup ;
- g) postes de ravitaillement

Étant donné qu'il n'y a peut-être pas suffisamment de matériel d'artillerie anti-aérienne disponible pour couvrir tous ces sites, le commandement de l'armée doit délibérément choisir le plus important d'entre eux, en fonction de sa conception de la défense.

2. L'organisation de la défense anti-aérienne de la zone défensive de l'armée ne doit pas présenter un plan immuable. Avec le développement de l'opération défensive et le déplacement des combats vers la profondeur, elle devrait évoluer, venant couvrir de nouveaux sites importants au cours de la situation changeante.

Il faudrait donc prévoir la manœuvre des armes anti-aériennes. Cela deviendra particulièrement important au début de la préparation de la contre-attaque, lorsque le gros de l'artillerie anti-aérienne devra être concentré pour couvrir la position de départ des réserves de l'armée.

3. Dans le cadre de l'organisation de la défense anti-aérienne, toute une série d'autres mesures, notamment des mesures de protection contre l'incendie des zones boisées occupées par la défense, des localités habitées importantes, des passages et des dépôts, doivent être prévues. Cela revêt une importance particulière en raison des armes incendiaires utilisées par l'aviation de l'attaquant.

13. L'organisation du commandement et du contrôle

1. Le quartier général de l'armée dans la défense est situé à une distance approximative de 40 à 50 kilomètres de la limite avant de la zone défensive principale, sous le couvert de la ligne arrière de l'armée et à proximité d'un carrefour routier pratique, facilitant les déplacements vers les secteurs les plus importants du front de défense sur les routes les plus

courtes. La zone d'implantation du quartier général de l'armée doit être couverte par une zone antichar ou un secteur équipé de la ligne arrière de l'armée.

Afin d'observer directement le déroulement de la bataille dans la zone principale et l'engagement des réserves de l'armée dans la contre-attaque, l'armée doit disposer de postes de commandement préparés derrière la deuxième zone défensive, principalement dans les zones identifiées comme étant des positions de saut pour la contre-attaque.

Deux à trois de ces postes de commandement peuvent être choisis dans différents secteurs ; ils ne doivent pas être situés le long des voies de développement possible d'une percée ennemie et doivent être couverts par des positions d'aiguillage ou des zones antichar.

Avec le déplacement des combats vers la zone défensive opérative et vers la ligne arrière de l'armée, un poste de commandement de réserve, situé dans la profondeur de la zone arrière, doit être préparé pour l'état-major de l'armée.

2. La décision initiale relative à la défense est annoncée dans le quartier opératif général.

En règle générale, le plan défensif, ainsi qu'une exposition de toute son organisation et des méthodes pour le mettre en œuvre, ne sont pas écrits. Cela ne peut avoir lieu qu'avec une organisation opportune de la défense, sur un terrain préalablement préparé et au-delà du contact immédiat avec l'ennemi.

Cependant, dans des cas individuels, une situation défensive particulièrement complexe peut nous obliger à émettre, en complément de l'ordre, une instruction opérative, qui définit les exigences particulières de l'organisation de la défense, ses tâches particulières et ses méthodes d'opération dans différentes variantes.

Une telle instruction opérative en complément de l'ordre peut souvent être requise pour les forces de l'échelon de réserve, établissant de manière détaillée l'ordre de concentration de la contre-attaque et son organisation dans différentes variantes.

Les instructions opératives sont signées par le chef d'état-major et confirmées par le commandement de l'armée.

Compte tenu de la prise en charge précipitée de la défense, afin de ne pas retarder son organisation, l'ordre opératif global doit être anticipé par l'émission d'ordres individuels, fixant des tâches individuelles à chacune des formations.

Lors de l'opération défensive, toutes les décisions du commandement sont transmises sous forme d'ordres individuels. Un ordre général ne peut être requis que pour organiser une contre-attaque majeure suite à la stabilisation de la situation obtenue.

Lors de la percée des unités blindées ennemies dans la zone défensive opérative, le commandement et le contrôle doivent être particulièrement flexibles et mobiles, nécessitant l'envoi sur place de commandants d'état-major de l'armée pour la transmission personnelle des ordres et l'organisation de leur exécution.

3. L'organisation des communications dans l'opération défensive doit faire appel à une pérennité particulière des moyens de communication filaires, ce qui passe par le recours généralisé à des lignes permanentes et une large organisation de lignes de contournement, parfois à travers les armées voisines, ainsi que la création d'un réseau développé de lignes latérales et de centres de communication aux endroits où se croisent les lignes filaires. En outre, des centres de réserve doivent être préparés en cas de déplacement du quartier général de l'armée.

En règle générale, les communications radio lors d'une opération défensive ne fonctionnent que pour recevoir. Cependant, un code de message spécialement élaboré et préétabli ainsi qu'un tableau de signaux radio doivent garantir la possibilité complète de transmettre un certain nombre d'ordres par radio : ouvrir le feu d'artillerie, engager les chars et les réserves, se replier, et occuper des lignes spécifiques, etc. Ces tableaux doivent être établis à chaque fois par l'état-major de l'armée, en fonction des exigences de la situation.

Dans le cas où un secteur défensif serait encerclé ou isolé, les communications avec lui doivent être maintenues par radio et par avion.

Tous les postes radio de l'armée doivent observer le réseau radio ennemi et ses propres postes radio.

14. Soutien politique pour l'opération défensive

1. La conduite de l'opération défensive impose des exigences élevées en matière de ténacité et d'endurance des troupes. Un grand effort de force sera exigé des troupes pour fortifier leurs positions, qui doivent être constamment développées et améliorées. Les troupes devront souvent poursuivre leur travail et restaurer les fortifications détruites la nuit, à la suite des opérations de combat. Cela nécessite une attention particulière aux troupes, l'organisation de leur alimentation normale et leur offrir le repos nécessaire.

Un haut degré de ténacité dans la défense des positions, un grand effort de force et une volonté de se sacrifier imposent des exigences particulières au commissaire et à l'élément politique et de commandement pour maintenir la condition politico-morale de l'armée à un niveau élevé. Lorsque le déroulement de l'opération atteint son plus haut développement et que le moment est mûr pour la contre-attaque, un élan de combat particulièrement élevé doit être garanti. La compréhension de la situation et de la tâche de chaque soldat sera particulièrement importante à ce moment-là.

2. Des mesures sévères doivent être adoptées dans toute la zone défensive de l'armée pour lutter contre l'espionnage et les détournements. Il ne faut pas oublier que lors de la défense en territoire ennemi, les espions et les forces de diversion resteront toujours à l'arrière de l'armée. A cet égard, des mesures spéciales visant à maintenir le secret militaire, la vigilance et la lutte contre les agents ennemis seront exigées du commandement à tous les niveaux.

3. La vaste zone couverte par la défense de l'armée nécessite une organisation politique appropriée et l'ensemble de la population civile de la zone doit être touchée par l'influence politique. Gardant à l'esprit que la défense, en tant que composante de l'opération du Front, sera, en règle générale, menée sur le territoire ennemi, cela revêt une importance particulière. L'ensemble de la population civile doit être évacuée du secteur défensif principal vers la zone défensive arrière. La zone opérative le long des secteurs et axes les plus importants doivent également être libérée. La population devra être enveloppée par une large agitation politique et devra s'organiser pour travailler à la construction de fortifications à l'arrière. Ce sera la tâche des sections politiques de l'armée et du corps d'armée.

Conclusions

L'organisation de la défense de l'armée, telle que décrite ci-dessus, tient principalement compte des conditions de notre théâtre occidental d'actions militaires.

Il est clair que la nature de la défense et les méthodes pour la mener dépendent très directement des conditions du théâtre d'actions militaires donné, de son importance stratégique et du terrain. Un théâtre montagneux, tout en offrant de grands avantages pour l'organisation de la défense, par exemple, ne nécessite pas une zone défensive militaire aussi développée en profondeur.

Il faut en outre garder à l'esprit que lorsque la défense est menée dans des zones fortifiées préalablement préparées, en s'appuyant sur un système de structures défensives permanentes, sa nature change sensiblement.

La durabilité des fortifications et la présence en leur sein de leurs propres équipements confèrent à la défense une stabilité et une capacité de résistance nettement plus grandes, leur

permettant en même temps d'élargir considérablement la longueur du front des forces de campagne occupant la zone défensive principale (de 3 à 5 kilomètres par bataillon).

Enfin, la tâche très stratégique accomplie par la défense se reflète dans sa nature de la manière la plus substantielle. Si, par exemple, on est obligé de défendre et de tenir une zone importante (politique, économique) adjacente au front de lutte, la question de son déplacement en profondeur risque d'être complètement laissée de côté et tous les efforts seront concentrés le long de la zone défensive principale, pour la conservation de laquelle toutes les réserves seront employées. Par exemple, Madrid se trouve actuellement dans une telle situation¹².

Ainsi toutes les conditions particulières de la défense modifient son caractère, son organisation et ses modalités de conduite.

En général, tous les principes fondamentaux énumérés ci-dessus de l'organisation et de la conduite de l'opération défensive avaient à l'esprit la défense qui apparaît le long d'une direction secondaire, lorsque la poursuite de l'offensive le long de celle-ci est impossible et, selon les conditions stratégiques globales, inopportune. Dans ce cas, la défense, tout en économisant des forces pour la direction principale, sera toujours menée avec des forces volontairement réduites et dans des conditions intenses. Une contre-attaque dans une telle défense ne trouvera pas toujours son expression complète et décisive sans être matériellement renforcée par des réserves de front.

Cependant, dans tous les cas, la défense doit être « imprenable pour l'ennemi, quelle que soit sa force le long de l'axe donné » (Manuel de terrain de 1936). L'avantage de la zone défensive de l'armée en profondeur réside notamment dans le fait qu'elle garantit la résolution de cette tâche et doit, dans l'ensemble, rendre la percée de la défense impossible à l'ennemi et doit, au contraire, conduire à son épuisement complet et à sa destruction.

Si un groupe important de forces, bien approvisionné en matériel, était contraint d'arrêter temporairement son offensive et d'assumer la défense dans le but d'accumuler de nouveaux hommes et matériels pour poursuivre l'attaque dans la direction principale, ce qui est toujours l'origine d'une guerre de position, alors la défense, qui en général est bâtie sur les mêmes fondations, prendra une nature sensiblement différente selon ses forces et sa puissance. Elle sera menée par d'énormes quantités d'hommes et de matériel et se terminera par une contre-attaque très décisive, qui, en dernière analyse, se transformera en une offensive générale¹³.

L'aviation participera à une telle défense en masse énorme, jouant souvent un rôle décisif.

Dans ces conditions, le développement de l'opération défensive vers une opération offensive sera toujours logique, résolvant ainsi pleinement cet objectif poursuivi par l'essence même de la défense.

Dans une opération offensive décisive menée au niveau du front, la défense ne sera toujours qu'un moyen de soutenir la concentration d'un nombre écrasant d'hommes et de matériel pour l'attaque principale.

La conduite d'opérations offensives décisives sera souvent impossible sans s'associer à la défense.

La défense sera inévitable chaque fois que, dans des directions secondaires (et parfois principales) et en raison du manque de forces, nous devons maintenir l'offensive ennemie et que, pour gagner du temps, nous regrouper et occuper une position favorable, nous devons suspendre temporairement notre mouvement offensif dans certains secteurs du front.

Dans tous les cas, la défense doit être imprenable pour l'ennemi, tout en exprimant toute la puissance de la résistance.

12 La défense de Léninegrad dans la Grande Guerre patriotique a également été menée dans de telles conditions.

13 Ce fut le cas, par exemple, lors de l'opération le long du saillant de Koursk pendant la Grande Guerre patriotique.

Cependant, la défense doit, à la première occasion, passer à l'offensive et détruire l'ennemi par une attaque décisive.